6e ANNÉE — T. 11 | N° 233 — 23 FÉVRIER 1924

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



Adveniat Regnum Tuum

PARAIT LE SAMEDI (*46 fascicules par an ; tables semestrielles*)
PRIX DU NUMÉRO : 0 FR. 60
Abonnements : Six mois, 11 fr. ; un an, 20 fr. Étranger, 13 et 25 fr.
BUREAUX : 5, RUE BAYARD, PARIS-VIIIe
(Chèques postaux : *Maison de la Bonne Presse, Paris*, Cie N° 1668.)

Les Questions Actuelles — Chronique de la Presse — L'Action Catholique — Rev. d'Organisation et de Défense Religieuse

Sommaire analytique

LES « QUESTIONS ACTUELLES » et « CHRONIQUE DE LA PRESSE »

LES « CONVERSATIONS DE MALINES »

Lettre de S. Em. le Card. Désiré-Joseph Mercier à son Clergé

Malines, le 18 janvier 1924.
Fête de la Chaire de saint Pierre à Rome.

Chers Confrères et dévoués Collaborateurs,

Voilà deux années, et davantage, que je suis en relations intimes avec quelques personnalités du monde anglican auxquelles je porte une estime profonde et une affection sincère. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois ; nous avons échangé avec elles des correspondances au sujet de ce que nous avons le plus ardemment à cœur, les intérêts de l'Eglise catholique notre Mère.

Il ne nous serait pas venu à la pensée de vous mettre au courant de ces relations, pour la raison fort simple que leur objet est, de sa nature, confidentiel et que nous nous sommes engagés, au surplus, de part et d'autre, à n'en rien livrer au public sans un accord préalable.

Le primat anglican de Cantorbéry accomplit un acte de loyauté et de courage [1].

Cet accord a été gardé. L'archevêque de Cantorbéry n'a rien révélé de ce qui forma le thème de nos conversations et de leurs conclusions, mais il a jugé l'heure venue pour lui de fixer ses coreligionnaires sur l'attitude qu'il avait prise à l'égard de nos conférences. C'était, de sa part, un acte de loyauté, auquel nous accordâmes, d'ailleurs, notre plein acquiescement. C'était aussi un acte de courage, car, étant donné l'état d'esprit, déclaré ou sourd, très répandu encore dans les milieux anglais non catholiques, et que l'on désigne souvent d'un mot, « l'antipapisme », il était aisé de prévoir qu'un témoignage de déférence, ne fût-il qu'implicite et indirect, à un évêque, à un cardinal de l'Eglise de Rome, attirerait à son auteur autre chose que des sympathies et des compliments.

Dans une lettre datée de Noël 1923, adressée aux Archevêques et aux Métropolitains de la communion anglicane, le Dr Randall Davidson, archevêque de Cantorbéry, fait allusion aux « Conversations de Malines » et déclare que, sans y avoir officiellement engagé son autorité, il ne les a pas ignorées, y a pris intérêt, en espère des résultats heureux (2).

Sa lettre provoque l'émotion des protestants et de certains catholiques.

Les milieux protestants et un certain nombre de catholiques s'émurent fort de cette révélation. Pendant plusieurs semaines, les journaux et les revues y ont vu un thème à vives controverses, dont l'écho a passé la Manche (1) ; le désir du public d'avoir chaque matin des nouvelles à sensations, l'ardeur des journalistes à lui en fournir qui allassent crescendo, créèrent autour de nos paisibles réunions de Malines une atmosphère d'agitation factice, à laquelle il est de mon devoir de les soustraire.

Je vous dirai les faits, à l'effet de les rétablir dans la simplicité de leur vérité.

Je vous en fournirai les raisons déterminantes.

Et, puisque l'occasion heureuse m'en est offerte, j'essayerai d'en tirer, chers Confrères, pour vous et pour nous, un enseignement qui fait loi dans le ministère pastoral.

I

Les Faits [2].

La déchristianisation des masses, « surtout dans le monde protestant ».

Les autorités religieuses, les hommes d'ordre attentifs à l'évolution des idées et des événements, s'effrayent de la déchristianisation des masses et de la rapidité avec laquelle la disparition de la foi au surnaturel mène à la négation de toute religion. Le phénomène est général, mais il est plus grave, plus saillant chez les nations protestantes qu'en pays catholiques.

Déjà Newman, en 1877, l'écrivait : « J'ai toujours pensé, disait-il, que nous sommes arrivés à une époque où l'infidélité se répand partout. En fait, pendant ces dernières années, les eaux se sont élevées comme un déluge. J'entrevois, pour après ma mort, le moment où seuls les sommets des montagnes apparaîtront comme des îles dans le désert des eaux. » Et il ajoutait : « Je parle surtout du monde protestant. » (3)

Oui, « surtout dans le monde protestant », parce que, là, les divergences doctrinales des « confessions » ou « dénominations », qui s'y multiplient, privent les consciences religieuses du spectacle lumineux et réconfortant de l'unité dans la foi. La désagrégation de la communion protestante conduit au libéralisme en matière religieuse, c'est-à-dire à cette sorte de croyance vague que toutes les religions représentent des opinions libres qui se valent, pour la raison qu'aucune d'elles ne peut invoquer à son profit les preuves d'une Révélation positive et divine ; alors, l'indifférentisme religieux lui-même conduit inévitablement à l'irréligion, au sectarisme antireligieux.

Les protestants clairvoyants virent se réaliser les prédictions de Newman. Ceux d'entre eux qui ont gardé la foi à la divinité du Christ et de son Eglise, ceux qui prient pour eux-mêmes et pour les âmes dont ils ont la charge, discernent le péril, se sentent le devoir de s'appliquer à le conjurer. Eux aussi croient à la parole des *Actes des Apôtres* : « Il n'y a de salut que dans le Christ, *Non est in alio aliquo salus.* » (4)

(1) Sauf indication contraire, les sous-titres sont de la *Documentation Catholique*.

(2) Cf. la traduction de cette lettre, suivie de « Considérations et remarques », dans *D. C.*, t. 11, col. 131-143. (Note de la *D. C.*)

(1) Un prochain « dossier » fera connaître à nos lecteurs celles de ces manifestations et impressions qui méritent d'être consignées ici. (Note de la *D. C.*)

(2) Sous-titre du cardinal-archevêque de Malines.

(3) Wilfrid Ward, *The life of Newman*, II, p. 416. (Sauf indication contraire, les notes sont de l'auteur.)

(4) *Act. Ap.* iv, 12.

Les hôtes de Malines : une élite intellectuelle et morale.

C'est un groupe de ces hommes de foi, une élite intellectuelle et morale, que la divine Providence a conduite vers nous et que nous eûmes la consolation d'accueillir.

Nos deux premiers visiteurs furent Lord Halifax, que toute l'Angleterre, sans distinction de religion ni de parti, vénère et affectionne, et M. l'abbé Portal, fils de saint Vincent de Paul, prêtre de la Mission, ancien supérieur de Grand Séminaire, et qui fut intimement mêlé, sous Léon XIII, à la question de la validité des ordinations anglicanes ; il exerce aujourd'hui auprès de la jeunesse universitaire de Paris un apostolat de premier plan.

L'entrevue et la réunion de l'automne 1921.

Ils nous procurèrent, en octobre 1921, l'occasion de faire personnellement leur connaissance et nous revinrent les 6, 7 et 8 décembre de la même année, accompagnés de deux anglicans de marque, le Dr. Armitage Robinson, doyen de Wells, ami intime de l'archevêque de Canterbury, et le Dr. Frere, supérieur de la communauté religieuse des Résurrectionnistes, devenu depuis lors évêque de Truro, l'un et l'autre auteurs de publications hautement appréciées sur les sujets scripturaires et d'ancienne littérature chrétienne.

Pour leur donner accueil, nous invitâmes à se joindre à nous M. l'abbé Portal et notre savant et dévoué vicaire général, Mgr Van Roey, maître en théologie de l'Université de Louvain.

Il fut, dès l'abord, entendu que l'objet et les résultats éventuels de nos entretiens resteraient privés, jusqu'au jour où, de commun accord, nous jugerions utile et opportun d'en publier les conclusions.

Les deux réunions de 1923.

Les deux groupes se retrouvèrent à Malines en mars 1923.

En novembre de la même année, eut lieu une troisième réunion à laquelle prirent part, cette fois, outre le doyen Robinson et le Dr. Frere, le célèbre Dr. Charles Gore, ancien évêque d'Oxford, sorti du ministère actif pour se vouer exclusivement à ses travaux de science religieuse, et le Dr. Kidd, préfet du Keble College, un des hommes les plus considérés d'Oxford.

Mgr Batiffol, chanoine de Notre-Dame de Paris, si universellement estimé pour ses travaux sur les origines chrétiennes, et M. l'abbé Hemmer, curé de Saint-Mandé, qui professa jadis l'histoire à l'Institut catholique de Paris, avaient bien voulu venir se joindre à nous et nous apporter leur précieux concours.

Tels étaient nos hôtes : voici quel fut le caractère de nos réunions.

Les entretiens de Malines ne sont pas des « négociations ».

Celles-ci, de la première à la dernière, furent *privées* : c'étaient des *conversations* dans un salon privé.

Ce n'était donc pas la rencontre d'autorités ecclésiastiques envoyant l'une vers l'autre leurs délégués officiels.

Cette déclaration que nous émettons ici, l'archevêque de Canterbury l'a formulée nettement dans son message à ses Métropolitains ; on semble n'avoir pas voulu le remarquer. Il savait, certes, ses amis en relation à Malines avec des membres du clergé catholique ; il suivait avec un sympathique intérêt le développement de nos entretiens, mais, dès l'abord, il avait tenu à affirmer, comme nous-même d'ailleurs, que nous n'engagions d'aucune façon ni les communautés auxquelles nous appartenons ni l'autorité que, dans une certaine mesure, nous représentions.

Nos échanges d'idées ne furent donc pas des « négociations ». Pour négocier, il faut être porteur d'un mandat, et ni de part ni d'autre nous n'avions de mandat. Aussi bien, en ce qui nous concerne, n'en avions-nous pas sollicité : il nous suffisait de savoir que nous marchions d'accord avec l'Autorité suprême, bénis et encouragés par Elle.

Malgré des divergences fondamentales, cordialité des rapports.

Nous nous mîmes à l'œuvre, animés d'un même désir de mutuelle compréhension et d'aide fraternelle.

Evidemment, sur plusieurs questions fondamentales le désaccord des deux groupes était notoire ; de part et d'autre, on en avait conscience. Mais nous nous disions que, si la vérité a ses droits, la charité a ses devoirs ; nous pensions que, peut-être, en parlant à cœur ouvert et avec la persuasion intime que, dans un vaste conflit historique, qui a duré des siècles, tous les torts ne sont pas d'un seul côté ; en précisant les termes de certaines questions en litige, nous ferions tomber des préventions, des méfiances, dissiperions des équivoques, aplanirions les voies au bout desquelles une âme loyale, aidée de la grâce, découvrirait, s'il pouvait plaire à Dieu, ou retrouverait la vérité.

Le fait est que, à l'heure de clôture de chacune de nos trois réunions, les membres se sentaient plus étroitement liés, plus confiants les uns dans les autres, qu'à leur prise de contact. Nos hôtes nous l'ont dit, nous l'ont écrit ; nous leur avons tenu le même langage ; je suis heureux de le répéter ici.

Cependant, l'on pense bien que, lorsque surgirent des questions essentielles — telle la primauté du Pape définie par le Concile du Vatican, et qui fut la première et la dernière à l'ordre du jour, — ni mes amis ni moi n'eûmes, un instant, la pensée de sacrifier à un désir insensé d'union à tout prix un seul article du *credo* catholique, apostolique et romain.

Nos rencontres furent donc des conversations privées ; elles n'engageaient que notre responsabilité personnelle ; elles eurent un caractère amical ; j'ajoute qu'elles furent instructives et édifiantes.

Aucun livre ne vaut un commerce oral. La conversation est révélatrice de choses intimes qui ne passent pas dans la lettre imprimée.

Le rapprochement des cœurs dispose à l'unité de la Foi.

Les hommes sont faits pour s'aimer les uns les autres ; il n'est pas rare que des cœurs mutuellement étrangers qui auraient pu, à distance, se croire ennemis, goûtent, à se comprendre, un charme pénétrant qu'ils n'auraient pas soupçonné.

Nos compagnons, à leur départ, avaient l'âme dilatée.

C'est peut-être la première fois, depuis quatre cents ans, disait l'un d'eux, que des hommes d'études, protestants et catholiques, aient pu s'entretenir, avec une franchise entière, pendant des heures et des heures, sur les sujets les plus graves qui, intellectuellement, les divisent, sans qu'un instant la cordialité de leurs rapports en ait été

troublée, ni leur confiance dans l'avenir déconcertée.

Assurément, le rapprochement des cœurs n'est pas l'unité dans la foi, mais il y dispose.

Des hommes, surtout des groupements d'hommes qui ont vécu longtemps étrangers les uns aux autres, dans une atmosphère chargée de méfiances sinon d'animosités, ancrées dans les profondeurs des consciences par une tradition quatre fois séculaire, sont mal préparés à se rendre aux argumentations, si serrées soient-elles, que veulent leur imposer leurs contradicteurs.

Avant de définir la justification chrétienne, le Concile de Trente ne dit-il pas que, pour s'y disposer, il faut préparer les cœurs à écouter la parole de Dieu : « *Praeparate corda vestra Domino?* » (1)

Si la Providence divine a conduit vers nous, plutôt que vers d'autres plus directement mêlés à des controverses religieuses, certains chrétiens dissidents, ne serait-ce pas parce que, à raison même de notre isolement, il nous était possible d'accomplir, dans une atmosphère plus sereine, une tâche toute préliminaire à des négociations et à des déterminations qui devraient éventuellement se poursuivre et se conclure ailleurs?

Au milieu même du bruit qui se faisait autour de la lettre de l'archevêque à ses Métropolitains, le membre de nos réunions auquel je faisais allusion à l'instant m'écrivait : « Il serait malaisé à qui n'habite pas l'Angleterre de mesurer l'importance que prendra dans l'opinion publique le résultat qui vient d'être acquis. Même si le succès immédiat est peu considérable, je crois qu'il marquera pour beaucoup un point de départ vers de nouveaux progrès et que nous aurons les meilleures raisons d'en rendre grâces à Dieu. » (2)

L'Esprit Saint invoqué de part et d'autre dans la prière rétablira l'unité œcuménique.

Au surplus, à l'issue de chacune de nos conférences nous prîmes congé les uns des autres en nous promettant de prier, de faire prier nos ouailles pour le succès de la cause sainte qui nous avait réunis.

Il me souvient que le Dr. Kidd, au début de notre dernier entretien, me disait, et j'espère qu'il ne trouvera pas indiscret que je le redise : « J'ai prié avec mes élèves avant de quitter Oxford, et je sais qu'ils invoquent en ce moment l'Esprit Saint pour le succès de nos travaux. »

Quant à nous, mes chers Confrères, nous savons que, dans son Encyclique *Provida Matris* du 5 mai 1895 (3), le pape Léon XIII, de sainte mémoire, demanda aux catholiques du monde entier des prières spéciales à l'Esprit Saint, « pour la réconciliation, qu'il espérait avec une ferme confiance, de nos frères séparés ». Nous savons que, reprenant avec plus d'ampleur encore, dans son Encyclique *Divinum illud munus* du 9 mai 1897 (4), la même pensée, il prescrivait une neuvaine de prières, à laquelle vous restez fidèles chaque année, de l'Ascension à la Pentecôte, afin de hâter la réalisation bénie de l'unité chrétienne, « *ad maturandum christianae unitatis bonum* ».

Le pape Benoît XV n'a-t-il pas encouragé une octave de prières, du 18 janvier, fête de la chaire de saint Pierre, au 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, pour obtenir le retour de nos frères séparés à l'unité de l'Eglise?

Et notre Père bien-aimé le pape Pie XI ne nous révèle-t-il pas les sentiments de charité et de piété de sa grande âme lorsque, dans son Encyclique si paternelle *Ecclesiam Dei* (1), il invite Latins et Orientaux à se mieux comprendre et prie ceux-ci de ne pas rendre l'Eglise Romaine responsable des préjugés, des torts personnels de ceux-là ; lorsque, aux uns et aux autres, il demande de prier afin que se réalise l'accord de tous les peuples dans l'unité œcuménique, « *haec populorum omnium in oecumenica unitate consensio* »?

Tel est donc l'exposé rapide des faits.

Voici le pourquoi de nos « conversations ».

II

Pourquoi ces conversations? (2)

Pourquoi? Tout d'abord, parce que je n'ai pas le droit de me dérober à une occasion qui vient à moi de faire un acte de charité fraternelle et d'hospitalité chrétienne.

Se dérober à ces conversations eût été une lâcheté.

Pour rien au monde, je ne voudrais autoriser un de nos frères séparés à dire qu'il a frappé de confiance à la porte d'un évêque catholique romain et que cet évêque catholique romain a refusé de lui ouvrir.

Une grande nation fut, pendant plus de huit siècles, notre sœur aimée ; elle donna à l'Eglise une phalange de saints que nous honorons encore aujourd'hui dans notre liturgie ; elle a gardé, au sein d'un vaste empire, des ressources étonnantes de vitalité chrétienne ; elle exerce un rayonnement immense sur d'innombrables missions, mais elle porte au flanc une blessure ; nous, catholiques, maintenus par la grâce de Dieu dans la vérité intégrale, nous nous lamentons sur le déchirement criminel qui l'arracha, il y a quatre siècles, à l'Eglise notre Mère ; et ce sont des catholiques qui voudraient que, à l'exemple du Lévite et du Prêtre de la Loi ancienne, réprouvés par notre divin Sauveur dans la parabole du Samaritain, un évêque catholique passât à côté de ce grand blessé dans une indifférence superbe, refusât de verser une goutte d'huile dans sa plaie béante, de la bander, et de s'essayer à amener l'infirme à l'hôtel-Dieu où l'appelle la divine miséricorde!

Je me serais jugé coupable si j'avais commis cette lâcheté.

Cette prise de contact n'était pas inopportune :

Oh! je le sais, ceux qui nous jugent de travers ne voudront pas méconnaître nos intentions charitables, mais ils estiment notre intervention inopportune et inefficace.

Inopportune, parce qu'il vaut mieux, selon eux, laisser les Eglises séparées aller à une décomposition complète, s'accuser plus fort le contraste entre l'erreur et la vérité : arrivé aux extrêmes, le mal

---

(1) *I Reg.* VII, 3.

(2) Avec la permission de l'auteur, nous citons l'original : *It is hard for any one outside England to understand how serious the step will appear in the public mind, both among those who care deeply and among those who do not. Even if we get but little further at present, I believe that this will mean a new outlook for very many, and that we shall have good reason for true gratitude to God...*

(3) Cf. texte latin et traduction française dans *Q. A.*, t. 29, pp. 34-38. (Note de la *D. C.*)

(4) *In extenso* (texte latin et trad. franç.) dans *Q. A.*, t. 39, pp. 34-61. (Note de la *D. C.*)

(1) Cf. traduction française dans *D. C.*, t. 10, col. 1219-1227. (Note de la *D. C.*)

(2) Sous-titre du cardinal.

épouvantera, et ce sera l'heure du triomphe de la vérité.

Inefficace, parce que, semble-t-il, je n'emploie pas la bonne méthode d'apostolat, celle des conversions individuelles.

Pesons, un instant, ces deux griefs.

Je ne trouve nulle part préconisée ni approuvée dans l'Evangile la politique du pire. J'y lis, au contraire, qu'il ne faut pas étouffer la mèche qui fume encore.

Pour essayer d'enrayer l'irréligion.

Que des protestants croyants tombent dans le libéralisme en matière religieuse, que ses victimes deviennent indifférentes à toute religion positive, aboutissent à l'irréligion, aillent grossir les rangs de l'athéisme, et bientôt après, ceux de l'anarchie : c'est un mal, un grand mal.

Des chrétiens sincères se sentent impuissants — ne le sommes-nous pas nous-mêmes dans une moindre mesure ? — à enrayer ce mal, font appel à notre aide secourable, nous invitent tout au moins à nous concerter avec eux pour enrayer l'irréligion ; et il se trouverait des esprits outranciers pour nous l'interdire !

Voilà donc, déjà, un premier service positif à rendre à nos frères séparés, une première raison de les accueillir à cœur ouvert.

Pour rendre à nos frères séparés un service d'aide spirituelle.

Soit, dira-t-on peut-être, mais là n'était pas votre objectif principal : il s'agissait, avant tout, d'exercer une action directe sur des croyants, membres de « la Haute-Eglise », afin de les ramener à l'Eglise de Rome.

L'objectif principal ! Qu'en savez-vous ? Nous n'avons jamais sérié, par ordre d'importance, les motifs inspirateurs de notre conduite.

Nous avons considéré une situation d'ensemble où nous apparaissaient des âmes soucieuses à la fois d'elles-mêmes et de leur influence sociale. Nous avons eu la confiance de penser que nous pouvions rendre un service d'aide spirituelle à nos frères et trouvé là une seconde raison de converser avec eux.

Cette prise de contact n'a pas été inefficace.

Mais vous jugez que nous nous y prenons mal pour dénouer cette situation : notre méthode de travail est, selon vous, maladroite ; l'expérience vous a appris qu'il faut renoncer à agir sur les collectivités ; il faut ne viser que les individus.

De quel droit limitez-vous l'action de la divine miséricorde ? Agissez tant que vous le pouvez sur les individus ; éclairez de votre mieux chacune des âmes que Dieu met sur votre chemin, priez pour elle, dévouez-vous à elle, parfait ; nul ne pourrait songer à vous en blâmer.

Il faut agir tant sur les collectivités que sur les individus.

Mais, qu'est-ce qui vous autorise à écarter les collectivités ? C'est votre exclusivisme qui est condamnable.

Laissez-moi rafraîchir vos souvenirs. Ecoutez la grande voix de Léon XIII, qui, le 14 avril 1895, dans sa Lettre Apostolique *Amantissimae voluntatis* (1), s'adressait non aux individus, mais à la masse du peuple anglais, « *ad Anglos* ». Relisez cette Encyclique, elle a pour destinataire la nation appelée par le Pape « *gens Anglorum illustris* » ; et quand, au moment de conclure, le saint Pontife pressent les objections que des pessimistes opposeront à son optimisme, il écrit : « Des difficultés, il y en a, oui, mais elles ne sont pas de nature à ralentir le moins du monde notre charité apostolique, ni à décourager vos volontés. *Difficultates, si quae sunt, non sunt tamen eiusmodi ut aut caritatem nostram apostolicam omnino iis retardari aut voluntatem vestram deterreri oporteat.* » « Sans doute, les révolutions et une séparation plusieurs fois séculaire ont enraciné des dissentiments dans les cœurs : mais, est-ce une raison de renoncer à tout espoir de réconciliation et de paix ? *Esto, quod rerum conversionibus ac diuturnitate ipsa dissidium convaluerit : num idcirco reconciliationis pacisque remedia respuat omnia?* » « Nullement, s'il plaît à Dieu. *Nequaquam ita, si Deo placet.* »

« Pour évaluer les résultats que peut promettre l'avenir, il ne faut pas se baser seulement sur des calculs humains, il faut surtout tenir compte de la puissance et de la miséricorde de Dieu. *Sunt eventus rerum, non provisione humana tantummodo sed maxime virtute pietateque divina metiendi.* »

« Lorsque nous sommes aux prises avec une œuvre vaste et laborieuse » — c'est toujours le Pape qui parle, — « ayons une intention droite et le cœur généreux ; et Dieu alors sera avec nous ; c'est à triompher des obstacles que se révèle avec le plus d'éclat la beauté de l'action de la divine Providence. *In rebus enim magnis atque arduis, si modo sint sincero et bono animo susceptae, adest homini Deus, cuius Providentia ab ipsis inceptorum difficultatibus capit quo magnificentius eluceat.* »

Une année et demie plus tard, en septembre 1896, le Pape se voit obligé d'infliger aux Anglicans une déception amère : il proclame l'invalidité de leurs ordinations. Va-t-il abandonner ses larges espoirs et ne préconiser plus que la propagande d'individu à individu ? Au contraire, il conclut sa Lettre Apostolique *Apostolicae curae* (1) par un appel direct aux ministres qu'il a eu la douleur de peiner, et il conjure les individus et la masse de s'inspirer ensuite de l'exemple de leur conversion :

« Nous ne cesserons pas, dit-il, de travailler, autant que nous le pourrons, à leur réconciliation avec l'Eglise ; les individus et les groupes trouveront alors en eux, c'est notre ardent désir, de puissants exemples à imiter. *Nos quidem, quantum omni ope licuerit, eorum (religionis ministrorum) cum Ecclesia reconciliationem fovere non desistemus ; ex qua* singuli *et* ordines, *id quod vehementer cupimus, multum capere possunt ad imitandum.* »

Il appartient aux élites d'ouvrir les voies au mouvement de retour.

C'est que, mes chers Confrères, aujourd'hui encore en dépit de toutes les déclamations emphatiques sur les progrès intellectuels des masses populaires, sur l'indépendance de leur pensée et la souveraineté de leurs initiatives, le peuple ne précède pas, il suit ; il ne commande pas, il obéit. Même en démocratie, le régime social reste oligarchique. Des tribuns démagogues, d'une part, des élites, d'autre part, se disputent l'hégémonie des foules, les premiers pour prêcher la violence et soulever les révolutions, les seconds pour sauvegarder l'ordre et la discipline.

Si donc il est dans le plan de la divine Providence que nos frères séparés de nous depuis Luther,

(1) Cf. Q. A., t. 28, pp. 258-273 (texte latin et traduction française). (Note de la D. C.)

(1) *In extenso* dans Q. A., t. 35, pp. 258-279. (Note de la D. C.)

Henri VIII et la reine Elisabeth, rentrent un jour dans le giron de l'Eglise, il appartient aux élites d'ouvrir les voies à ce mouvement de retour. Que des autorités morales respectées de tous entrent dans une conception plus sereine des relations voulues par le Christ entre les fidèles, l'épiscopat et la Papauté, un grand pas sera fait dans le sens de l'unité catholique. C'est ce que Léon XIII déclarait si nettement dans sa Lettre « *ad Anglos* » ; c'est ce dont, à la suite de cet illustre Pontife, nous avons essayé de nous pénétrer dans nos « conversations de Malines ».

L'unité des peuples dans la Foi est, avant tout, l'œuvre de Dieu.

Si, après cela, vous nous demandez quelles étaient, quelles sont encore aujourd'hui nos espérances, nous ne pouvons que vous répondre, avec Notre Saint Père le pape Pie XI, que « l'unité des peuples dans la foi catholique est, avant tout, l'œuvre de Dieu, *Haec populorum omnium in oecumenica unitate consensio opus in primis est Dei...* » (1). La Providence universelle la réalise dans le temps avec force et douceur, « *Attingit... ad finem fortiter et disponit omnia suaviter* » (2), mais l'heure des résultats est son secret. Il y emploie les causes secondes ; aux apôtres de son divin Fils il daigne demander leur collaboration ; de personne il ne réclame, à personne il ne promet le succès.

III

Un enseignement.
La condition essentielle de la fécondité de l'apostolat (3).

Cette condition, le Vicaire du Christ nous l'a rappelée dans cet avertissement : « Les grands événements religieux de l'histoire ne se peuvent évaluer par des calculs humains. »

Dans une œuvre dont le résultat est le salut des âmes, le facteur essentiel n'est ni la sagesse humaine ni la sagacité des tacticiens, c'est la bonne simplicité évangélique, la foi à la divine miséricorde, à la toute-puissance de la grâce, qui suppléera, au besoin, à l'insuffisance des procédés.

Cette foi ardente est à l'origine, au milieu, au terme de tout effort d'apostolat.

Seule, elle est capable de soutenir la constance du missionnaire ; seule, elle lui assurera, quoi qu'il advienne, sa récompense.

Dans le domaine surnaturel, « ce n'est, dit saint Paul, ni de vouloir ni de courir qui importe, c'est de se fier à la miséricorde de Dieu. *Neque volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.* » (4)

...« Vous aurez beau planter, dit-il encore, arroser vos plantations ; un seul a le pouvoir de donner aux organismes vivants la croissance, c'est Dieu. *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus.* » (5)

Le succès peut être lent à venir..., mais aucun effort de charité n'est perdu.

Vous vous impatientez, le succès est lent à venir, vos peines vous semblent perdues. Soyez sur vos gardes ; la nature et ses empressements vous égarent : un effort de charité n'est jamais perdu. Mais « les fruits de salut réclament une longue patience ; *fructum afferatis in patientia* » (1).

Ne voyez-vous pas comment la Providence conduit les causes secondes ? Dans l'ordre de la nature, le laboureur jette les graines dans ses sillons laborieusement creusés, puis il laisse passer les frimas de l'hiver, il attend le soleil du printemps, les chaleurs de l'été, et ce n'est qu'après cette longue attente, faite d'alternances de craintes et d'espoirs, qu'il a enfin la joie de récolter et d'engranger ses moissons.

Nous aussi, moissonneurs d'âmes, le Christ nous en a prévenus, nous avons à semer à la sueur de notre front, et, le plus souvent, dans les larmes, avant que sonne l'heure de la moisson ; et quand sonnera cette heure bénie, un autre vraisemblablement aura pris notre place. « *Alius est qui seminat, et alius est qui metit* » (2). « *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. Euntes ibant et flebant mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.* » (3)

Pourquoi cette lettre?

Pour dissiper un léger malentendu.

Conclusion. — Mes bien chers Confrères, je conclus. Si j'ai pris aujourd'hui la parole pour vous mettre au courant d'un effort qui, dans ma pensée, devait rester secret, c'est parce que je me suis aperçu que plusieurs de nos confrères d'outre-Manche, égarés par des informations fantaisistes et des commentaires hasardés de la presse, interprétaient erronément mon action et s'en offensaient ; c'est aussi parce que, dénaturée à vos yeux, cette action eût pu non seulement me priver d'un pieux concours que j'attends de vous en ceci comme en tout ce qu'il m'est donné d'entreprendre à la gloire de notre Dieu, mais fausser même la conception spirituellement désintéressée que vous devez vous faire de l'apostolat.

J'espère avoir réussi à dissiper le léger nuage de poussières qui, un instant, s'est interposé entre Nos amis d'Angleterre et Nous-même.

Pour faire aimer la cause sainte de l'unité de l'Eglise.

J'espère aussi avoir avivé vos sympathies pour la cause sainte de l'unité de l'Eglise, en réponse au vœu suprême du Pasteur des pasteurs, *le* Pasteur par excellence, Notre-Seigneur Jésus : « *Ut omnes unum sint.* Que tous ne fassent qu'un ! »

« Je suis *le* bon Pasteur (4), dit-il ; je connais (d'une connaissance toute chargée d'amour) les brebis qui sont miennes, et celles qui sont miennes me connaissent, de même que mon Père me connaît (et m'aime) et que je connais (et que j'aime) mon Père. Aussi donné-je ma vie pour le troupeau (confié à mes soins) ; *Ego sum Pastor bonus : et cognosco oves meas et cognoscunt me meae, sicut novit me Pater et ego agnosco Patrem.* »

Mais aussitôt, il ajoute : « Puis, j'ai d'autres brebis encore. » Il ne dit pas : « Je les aurai », ni « Je les voudrais avoir », il dit : « Je les ai, elles sont à moi, *habeo* » ; — oui, « J'ai d'autres brebis encore qui, présentement ne font pas partie de mon bercail ; il faut me les amener, et alors, quand vous me les

(1) Encycl. *Ecclesiam Dei.*
(2) *Sap.* VIII, 1.
(3) Sous-titre du cardinal.
(4) *Rom.* IX, 16.
(5) *I Cor.* III, 7.

(1) *Luc.* VIII, 15. Cfr. *II Cor.* VI, 4.
(2) *Ioan.* IV, 38.
(3) *Ps.* CXXV, 5-6.
(4) Ποιμὴν ὁ καλός.

aurez amenées proche de moi, et qu'elles entendront ma voix, il n'y aura plus qu'un seul bercail et un unique Pasteur. *Et alias oves habeo, quae non sunt ex hoc ovili : et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile et unus pastor.* » (1)

Vous l'avez entendue, mes chers Confrères, la parole du Maître : « *Oportet*, il faut me les amener. »

Allez donc dans les broussailles, le long des sentiers rocailleux, sous le soleil brûlant du désert ; allez partout où il y a des brebis à découvrir et à sauver.

Ne vous préoccupez pas du succès ; Dieu ne l'exige pas de vous ; ce qu'il réclame de vous, dit saint Bernard, c'est le soin des malades, il se réserve de les guérir : « *Curam exigeris, non curationem.* » (2)

A travers tout l'exercice de votre ministère pastoral, priez, peinez, donnez, dépensez-vous ; commencez, tenez bon, persévérez ; fidèles toujours au mot de saint Bernard, « ne perdez jamais confiance ; à vous le travail, à Dieu le succès. *Noli diffidere, curam exigeris, non curationem* ».

Votre tout dévoué *in X°.*
† D.-J. card. MERCIER,
archev. de Malines.

(1) *Joan.* x, 14 16.
(2) *De Consideratione*, lib. IV, cap. II.

Les origines de la Grande Guerre

Les révélations du maréchal Conrad

Du *Times* (13. 12. 23) :

Nous publions aujourd'hui un article dont le fond est constitué d'extraits du dernier volume des Souvenirs du feld-maréchal Conrad von Hoetzendorff, volume qui va prochainement paraître à Vienne. Chef d'état-major général de l'armée austro-hongroise au début de la guerre, le maréchal conserva cette situation jusqu'au jour où l'Empereur Charles le releva de ses fonctions, en février 1917.

Un témoin peu suspect.

Depuis 1908, le feld-maréchal Conrad von Hoetzendorff, chef d'état-major général de l'armée austro-hongroise, n'avait cessé de pousser contre la Serbie à une guerre qui la ferait disparaître. Quand il apprit le meurtre de Serajevo, il y eut quelqu'un au moins, et ce fut lui, qui n'éprouva nul besoin de rechercher si une part de responsabilité en pouvait incomber à la Serbie ou de réfléchir sur la conduite à suivre. Le 29 juin, il dit au comte Berchtold, ministre austro-hongrois des Affaires étrangères, qu'il fallait agir tout de suite et mobiliser contre la Serbie. Berchtold répondit qu'il désirait attendre les résultats de l'enquête judiciaire ; cette manière de voir, comme Berchtold en informa Conrad le 1er juillet, était partagée par l'Empereur et les premiers ministres de Hongrie et d'Autriche — les comtes Tisza et Stuergkh. « Tisza, déclara-t-il, était opposé à une guerre contre la Serbie ; il craignait, en effet, que nous fussions attaqués par la Russie et lâchés par l'Allemagne. Stuergkh, d'autre part, attendait que l'enquête fournît des raisons suffisantes d'agir. Je soutins que seul un coup énergique pouvait détourner le danger venant de la Serbie. Le meurtre commis sous ses auspices justifiait la guerre. »

« Les informations se rapportant à l'époque antérieure au meurtre ne prouvent en aucune façon qu'une propagande ait été soutenue par le gouvernement serbe » : ainsi télégraphiait, le 13 juillet, de Serajevo M. von Wiesner, que le ministère des Affaires étrangères austro-hongrois avait envoyé mener une enquête sur ce point. « Rien ne prouve ni même ne donne à penser que le gouvernement serbe ait mis la main à l'organisation ou à la préparation du meurtre, ou qu'il en ait fourni les armes. »

Mais cette déclaration n'était aux yeux de Conrad qu' « un rapport préliminaire sur l'état présent de l'enquête » portant sur une question que, dès le début, il avait tranchée dans son esprit, sans se soucier de quelque témoignage que ce fût. Du reste, en criant avec une monotone et fatigante persévérance au « crime » de la Serbie, à la « brutale provocation » lancée à la monarchie des Habsbourgs, etc., il ne faisait que reproduire les hypocrites imputations, bien démodées aujourd'hui, qui avaient cours alors.

Vienne sonde Berlin.

Les véritables mobiles qui le poussaient, Conrad les avoue lui-même dès le début de ce volume :

« Deux principes se trouvaient en conflit aigu : le maintien de l'Autriche, agglomérat de nationalités différentes..., et la formation d'Etats nationaux indépendants réclamant leurs territoires ethniques qu'on enlèverait à l'Autriche-Hongrie. » Les agissements serbes portèrent ce dualisme à son point aigu ; « voilà la raison, et non point une vengeance à tirer du meurtre, qui allait jeter l'Autriche-Hongrie dans une guerre contre la Serbie ».

Toutefois, même dans l'esprit de ceux qui déclaraient vouloir attendre les résultats de l'enquête judiciaire — dans le ferme espoir qu'on lui ferait prouver ce qu'ils désiraient, — la question capitale était de savoir si l'Autriche, lancée dans la guerre, pouvait compter sur l'appui absolu de l'Allemagne. On se souvient que, durant les guerres balkaniques, l'Allemagne avait refusé de soutenir le parti de la guerre en Autriche. Le *Chef de Cabinet* (1) de Berchtold, le comte Hoyos, fut donc envoyé à Berlin pour prendre le vent. La signification et les conséquences fatales de cette mission ont été complètement dévoilées récemment par un ancien fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères austro-hongrois : l'Empereur d'Allemagne fut amené à s'engager, et il le fit avec l'impétuosité qui lui était coutumière ; une entente se noua de plus avec Zimmermann, sous-secrétaire au ministère allemand des Affaires étrangères, et de ce jour Zimmermann collabora avec les partisans les plus passionnés de la guerre en Autriche.

Demain matin, nous aurons une réponse — disait BERCHTOLD à Conrad le 6 juillet. — L'Empereur d'Allemagne a dit « oui », mais il doit encore voir Bethmann-Hollweg. Quelle sera l'attitude de Sa Majesté (l'empereur d'Autriche) ?

CONRAD. — Si l'Allemagne entre dans la combinaison, Sa Majesté sera pour la guerre contre la Serbie.

Tisza y est opposé — observa BERCHTOLD au cours de la conversation. — Il craint une invasion de la Transylvanie par les Roumains. Qu'arrivera-t-il en Galicie quand nous mobiliserons contre la Serbie ?

CONRAD. — En Galicie, nous ne mobiliserons pas pour le moment. Mais si nous sommes menacés par la Russie, nous mobiliserons les trois corps d'armée galiciens.

(1) En français dans le texte.

Comte Forgach. — Je ne doute pas que l'Allemagne ne marche avec nous ; c'est son devoir d'alliée et, de plus, sa propre existence est en jeu.

Conrad. — Quand aurai-je la réponse allemande ?

Berchtold. — Demain. Mais les Allemands nous demanderont ce qui se passera après la guerre.

Conrad. — Dites-leur alors que nous ne le savons pas nous-mêmes.

L'Allemagne donne carte blanche à l'Autriche.

Mais l'Allemagne ne demanda rien du tout. Hoyos put annoncer dans son rapport qu'elle donnait carte blanche à l'Autriche et qu'elle se rangerait sans réserves aux côtés de son alliée. Seul Tisza se montra inquiet et posa des questions. Après le conseil de Cabinet du 7 juillet, dans lequel tous les ministres se déclarèrent pour la guerre, il adressa un mémoire à l'empereur pour donner acte de son désaccord. « Suivant toute probabilité, une attaque en ces conditions contre la Serbie provoquerait l'intervention de la Russie et par suite une guerre mondiale, et alors, en dépit de l'optimisme de Berlin, je considérerais au moins comme douteuse la neutralité de la Roumanie. » En même temps, il estimait très défavorable la situation diplomatique de l'Autriche-Hongrie en Europe, et il insistait pour qu'une note modérée, et non comminatoire, fût envoyée à la Serbie et qu'on lui laissât les moyens d'accepter une défaite diplomatique. « En dépit, ou plutôt en raison même de mon dévouement au service de Votre Majesté, je ne puis me résoudre à partager la responsabilité d'un *dénouement* (1) sous la forme exclusive d'une guerre agressive. »

En attendant, le parti de la guerre dressait ses plans. Le 8 juillet, Berchtold informa Conrad qu'un ultimatum à court terme allait être adressé à la Serbie :

Berchtold. — Qu'arrivera-t-il si la Serbie nous donne occasion de mobiliser et cède ensuite sur toute la ligne ?

Conrad. — En ce cas, nous entrerons en Serbie.

Berchtold. — Bien. Mais si la Serbie ne fait rien du tout ?

Conrad. — Nous resterons alors chez elle jusqu'à ce que nos frais aient été couverts.

Berchtold. — Nous ne remettrons notre ultimatum qu'après la fin de la moisson et une fois achevée l'enquête de Serajevo.

Conrad. — Mieux vaut aujourd'hui que demain, tant que la situation demeure ce qu'elle est. Si nos adversaires ont vent de ce retard, ils se prépareront.

Berchtold. — On veillera à ce que le secret soit gardé.

Conrad. — A quelle date sera remis l'ultimatum ?

Berchtold. — Dans quinze jours, le 22 juillet. Il serait bon que vous et le ministre de la Guerre preniez un congé, de façon à faire croire que rien ne se prépare.

Conrad partagea volontiers ce point de vue : « Il faut éviter tout ce qui pourrait éveiller l'attention de nos adversaires et leur faire prendre des mesures de précaution ; bien plus, il faut que tout respire une atmosphère de paix. » En conséquence, le 14 juillet, Conrad et le ministre de la Guerre partaient pour un congé qui devait être interrompu huit jours plus tard, c'est-à-dire en même temps que la remise de l'ultimatum.

Pourquoi Tisza accepte-t-il la guerre?

Le livre de Conrad relate les événements et les conversations en un style tranquille, égal, vrai comme la vie. Aussi, tout comme dans la vie, on a quelque peine à fixer le moment où tout à coup les décisions deviennent mûres à ce point qu'elles paraissent désormais irrévocables. Une semaine plus tôt, la question du concours de l'Allemagne semblait incertaine ; mais l'Empereur d'Allemagne est amené à entrer en ligne et l'on s'aperçoit alors que son acte finit par être considéré comme engageant l'Autriche. Quand, le 9 juillet, Berchtold alla voir l'Empereur à Ischl, « il trouva l'Empereur très résolu et très calme. Sa Majesté semblait pencher en faveur d'une action contre la Serbie et craignait simplement des troubles possibles en Hongrie [évidemment de la part des nationalités non magyares]. Personne ne pouvait plus reculer, quand ce n'eût été qu'à cause de l'Allemagne. Tisza prêche pour la prudence et contre la guerre ; mais le baron Burian est allé à Budapest s'entretenir avec lui ».

Comment Tisza fut finalement amené à donner son consentement, c'est là aujourd'hui encore un mystère. Aucune des révélations ou publications faites jusqu'ici, pas même celles de Conrad, ne fournissent de réponse entièrement satisfaisante. Ce fut au conseil de Cabinet du 19 juillet que Tisza se rallia à l'idée de la guerre ; il demandait simplement une déclaration unanime et solennelle qu'aucune partie de la Serbie ne serait annexée : il craignait, en effet, que l'hégémonie magyare ne fût en péril si de nouveaux territoires slaves venaient à être inclus dans la monarchie des Habsbourgs.

L'ultimatum à la Serbie.

L'ultimatum à la Serbie fut retardé d'un jour, parce que Berchtold préféra attendre que le président Poincaré eût quitté Saint-Pétersbourg. Il fut donc remis le 23 juillet, à 6 heures du soir, et avant même que les quarante-huit heures de délai fussent écoulées, le 25 juillet, à 8 heures du matin, sur la nouvelle (incertaine d'ailleurs) d'une mobilisation serbe, Conrad réclamait déjà avec insistance un ordre de mobilisation : « Quand interviennent des considérations stratégiques, c'est à moi de donner des avis ; le reste ne me regarde pas. » Le soir même, huit corps d'armée — c'est-à-dire la moitié de l'armée austro-hongroise — furent mobilisés. La balle était lancée ; ce fut la mobilisation demandée par les chefs d'état-major — chacun d'eux redoutant que son adversaire ne le devançât d'une journée de marche — qui finalement triompha des hésitations des diplomates et rendit vains les pressants efforts de Sir Edward Grey pour sauver la paix de l'Europe ; les militaires donnaient leur avis, et « le reste ne les regardait pas ».

C'est au sujet de la mobilisation des Puissances centrales que le volume actuel de Conrad fournit les plus précieux renseignements ; du point de vue diplomatique il constitue la contribution la plus remarquable au dossier des origines de la guerre.

L'Autriche-Hongrie mobilisant la moitié de son armée, la Russie à son tour commença ses préparatifs de mobilisation, tout en déclarant cependant qu'elle ne mobiliserait que si les troupes autrichiennes franchissaient la frontière serbe. Quand, le 28 juillet, l'Autriche-Hongrie eut déclaré la guerre à la Serbie, la Russie mobilisa les districts de Kiev, Odessa, Moscou et Kazan.

La proposition anglaise de médiation.

Le 30 juillet, l'ambassadeur d'Allemagne informait Berchtold de l'offre britannique de médiation *à quatre* (1), joignant à son rapport les vives instances

(1) En français dans le texte.

(1) En français dans le texte.

du Cabinet allemand pour que l'Autriche-Hongrie « acceptât la médiation anglaise à ces honorables conditions ». Berchtold, Conrad et le ministre de la Guerre allèrent porter cette note à l'Empereur. On discuta la question de savoir ce qu'il faudrait maintenant exiger de la Serbie :

Elle devrait accepter notre ultimatum mot pour mot et payer tous les frais occasionnés par la mobilisation.

J'ajoutai qu'il faudrait demander une cession territoriale, de façon à garantir au moins notre situation militaire : Belgrade et Sabac avec leur territoire annexe, afin d'y élever des fortifications étendues, que la Serbie aurait également à payer.

L'Empereur. — Ils n'accepteront jamais ces conditions.

Comte Berchtold. — Le comte Tisza demande de son côté que nous ne réclamions aucune cession territoriale.

Je répondis que nous ne pouvions arrêter les opérations contre la Serbie, alors que tout était en marche ; ce serait impossible et l'armée ne le tolérerait pas. Il faudrait nous en expliquer avec l'Allemagne. Si la Russie mobilise, nous aussi nous devons mobiliser.

Voici en quels termes Conrad résume le résultat de la conversation avec l'Empereur :

La guerre contre la Serbie doit être continuée.

L'offre britannique doit être acceptée très courtoisement, mais sans en admettre la substance.

La mobilisation générale sera ordonnée pour le 1er août, avec le 4 août pour premier jour de la mobilisation, mais ce dernier point devait être de nouveau discuté le lendemain (31 juillet).

On eut alors, un instant, l'impression que l'Empereur Guillaume songeait à reculer, comme si, en se dérobant, l'Italie avait amené un changement dans l'attitude de Berlin. Le représentant de Conrad au bureau d'informations de l'état-major général allemand lui télégraphiait le 30 juillet après une conversation avec de Moltke :

La mobilisation russe est une raison encore insuffisante pour mobiliser ; on ne le pourrait que si la guerre éclatait entre l'Autriche-Hongrie et la Russie. A l'inverse des mobilisations et démobilisations russes, devenues aujourd'hui périodiques, une mobilisation allemande aboutirait infailliblement à la guerre. Ne déclarez pas la guerre à la Russie, mais attendez qu'elle vous attaque.

Conrad répondit : « Nous ne déclarerons pas la guerre à la Russie et nous n'engagerons pas la guerre. »

Plus de doute sur la coopération allemande.

Mais un télégramme reçu le même jour, à 7 heures du soir, de l'ambassadeur d'Autriche à Berlin

dissipa nos craintes concernant l'attitude de l'Allemagne. On nous informait que l'Allemagne avait déclaré dimanche à Pétrograd ou'à une mobilisation russe répondrait une mobilisation allemande.

Le 31 juillet au matin, je fus informé par le ministre des Affaires étrangères que l'Allemagne adresserait un ultimatum à la Russie au sujet des préparatifs militaires de cette Puissance. Mon télégramme, signalé plus haut, au général von Moltke, expédié le 30 juillet, croisa un autre télégramme de von Moltke, reçu par nous le 31 juillet à 7 h. 45 du matin ; il y était dit : « Répondez à la mobilisation russe ; l'Autriche-Hongrie doit être protégée ; mobilisez immédiatement contre la Russie. L'Allemagne mobilisera. Par contre, obligez l'Italie à remplir son devoir d'alliée. »

On reçut de plus le télégramme suivant de notre attaché militaire à Berlin : « Moltke dit qu'il considère la situation comme critique si l'Autriche-Hongrie ne mobilise pas immédiatement contre la Russie. La déclaration de la Russie au sujet de la mobilisation décrétée par elle rend nécessaires des mesures défensives austro-hongroises, ce qui est à signaler dans les communications à la presse. Cela constituerait pour l'Allemagne le *« casus foederis »*. Avec l'Italie, arrivez à un honnête accord en donnant des compensations, de façon que l'Italie demeure activement aux côtés de la Triple Alliance ; à aucun prix ne laissez un seul homme sur la frontière italienne. Rejetez une nouvelle *démarche* (1) anglaise pour le maintien de la paix

» Pour l'Autriche-Hongrie, l'hypothèse d'une guerre européenne est le moyen suprême de pourvoir à sa propre défense. Elle a l'appui de l'Allemagne tout entière. »

Muni de ces télégrammes, je me rendis chez le ministre de la Guerre, et avec lui chez le comte Berchtold, où nous rencontrâmes le comte Tisza, le comte Stuergkh et le baron Burian. Après que j'eus donné lecture des télégrammes, le comte Burian (2) s'écria : « C'est parfait ! Qui gouverne : Moltke ou Bethmann ? »

Berchtold lut alors le télégramme suivant de l'Empereur d'Allemagne à l'Empereur François-Joseph, télégramme reçu à Schœnbrunn le 30 juillet à 8 heures du soir : « Je n'ai pas cru possible de repousser une demande personnelle de l'Empereur de Russie me priant de faire un effort de médiation, afin d'éviter une conflagration générale et maintenir la paix du monde ; hier et aujourd'hui, j'ai donc donné pour instruction à mon ambassadeur de soumettre des propositions à votre gouvernement. Entre autres choses, on suggère que l'Autriche, après occupation de Belgrade et d'autres places, devrait faire connaître ses conditions. Je vous serais fort reconnaissant si vous pouviez me communiquer votre décision aussitôt que possible. Votre bien fidèle ami, Guillaume. »

Après avoir lu le télégramme, le comte Berchtold se tourna vers moi en disant : « Je vous ai demandé de venir ici parce que j'avais l'impression que l'Allemagne reculait ; mais maintenant j'ai reçu du département militaire le plus autorisé les déclarations les plus rassurantes. »

Là-dessus, on décida de demander à Sa Majesté d'ordonner la mobilisation générale.

Cet ordre fut lancé le même jour à midi 23. Mais entre temps le télégramme de Conrad, disant que l'Autriche-Hongrie ne déclarerait pas la guerre à la Russie et n'engagerait pas la guerre, avait atteint de Moltke et lui inspirait la réponse suivante, reçue à Vienne le 31 juillet à 7 h. 15 du soir : « L'Autriche abandonnera-t-elle l'Allemagne ? »

Conrad, évidemment, n'eut pas de peine à répondre à cette question. Les événements avaient marché plus vite que le télégraphe.

Craintes de l'Autriche pour sa flotte.

Mais, pour l'instant, l'Autriche s'abstint de déclarer la guerre à la France et à l'Angleterre, non par quelque sympathie spéciale, mais dans la crainte que sa propre flotte ne fût prise au dépourvu. Un plan d'action intéressant fut alors discuté : on enverrait la flotte, augmentée du *Goeben* et du *Breslau*, dans la Mer Noire, où, en s'assurant des côtes roumaine et bulgare et en attaquant celles de la Russie, on espérait amener ces deux Etats balkaniques à prendre part à la guerre du côté des Puissances centrales. Toutefois, ce projet dut être abandonné, parce que l'amiral commandant la flotte austro-hongroise déclara l'expédition impraticable et la flotte insuffisamment préparée pour l'exécuter. En attendant, Berchtold assurait deux fois la France (le 9 et le 10 août) qu'aucune troupe austro-hongroise n'avait été envoyée sur

(1) En français dans le texte.

(2) Il doit y avoir une erreur dans le texte ; l'auteur semble avoir voulu parler du comte Tisza. (Note de la *D. C.*)

le front occidental, alors qu'à ces mêmes dates de Moltke remerciait Conrad des obusiers lourds expédiés en Belgique.

Le sort de l'Italie.

De Moltke avait recommandé un « arrangement honorable » avec l'Italie, qui payerait son concours de l'abandon du Trentin. Un moment, mais un moment seulement, Conrad lui-même parut caresser cette idée, mais en observant que, « après une guerre heureuse, une perfidie en peut payer une autre et le Trentin pourrait être repris aux maîtres chanteurs », — ce à quoi l'honnête de Moltke semble avoir consenti, puisque de lui-même il conseillait au représentant autrichien auprès du Grand Quartier Général allemand de sacrifier le Trentin. « La guerre avec la Russie une fois terminée, vous pourrez toujours provoquer l'Italie, et l'Allemagne sera avec vous. »

Les premières opérations.

Quand éclata la guerre, le 5 août, de Moltke écrivit à Conrad une lettre cordiale ; il commençait par reconnaître que « notre manière d'agir avec la Belgique est certainement brutale, mais c'est une question de vie ou de mort, et celui qui se met sur notre route en doit subir les conséquences ». Il terminait sur cette exclamation bien teutonne : « *Mit Gott, mein Herr Kamerad!* [Avec Dieu, le grand Camarade!] » Le troisième post-scriptum de cette lettre disait :

Rassemblez toutes vos forces contre la Russie. Même les Italiens ne peuvent être assez chiens pour vous poignarder dans le dos. Lâchez les Bulgares contre la Serbie et laissez cette racaille s'entre-tuer. Maintenant il n'y a qu'un but pour vous : la Russie ! Jetez ces porteurs de knout dans les marais du Pripet et noyez-les-y. Toujours vôtre : MOLTKE.

Dans une lettre du 13 août, Conrad fit écho à ces fantaisies :

L'Allemagne laissera-t-elle les six divisions anglaises débarquer sur le continent sans une bataille navale ? Ce serait magnifique que de surprendre ces transports et de les couler.

A eux deux, en effet, ils allaient noyer *currum et aurigam* (char et cocher) — ils n'avaient oublié que de prévoir lesquels.

[Traduit de l'anglais par la *Documentation Catholique*.]

DOSSIER DE LA PRESSE ET DES PARTIS

Les munitions nécessaires au journal d'opinion

Il faut soutenir les journaux du Bloc national.

De la *Victoire* (9. 1. 24), sous le titre : « Propos du frère quêteur » :

Maintenant que les élections sénatoriales sont faites, la période électorale pour le renouvellement de la Chambre est virtuellement ouverte.

Comme à la veille des élections de 1919, je suis obligé de dire aux fidèles amis de ce journal que nous ne serons vraiment utiles au pays, en cette bataille d'où dépendent ses destinées, que si l'on nous aide. La meilleure artillerie du monde est inutile si on la laisse manquer de munitions.

Je rappelle que ce journal est devenu subitement quotidien à la fin de juillet 1914, sans un sou en caisse, sans un sou de capital, sans un sou de fonds de roulement. Nous pensions qu'il ne durerait que quelques jours, le temps de battre le rappel de tous les socialistes pendant les heures immortelles de la mobilisation : au jour le jour, il dure depuis bientôt dix ans. Il était même arrivé, à la fin de la guerre, à un tirage important, lorsque la danse des changes, en 1919, en faisant bondir le prix du papier et de l'impression à des hauteurs inattendues, l'a condamné à réduire son tirage à presque rien, faute d'argent pour acheter du papier, sans que personne nous ait aidé sérieusement à maintenir intacte l'arme puissante que nous avions forgée. Elle pouvait rendre pourtant des services inappréciables pour ramener notre classe ouvrière dans les voies du socialisme national. Les amis de la *Victoire* ne se douteront jamais du tort qu'ils ont fait au pays en ne nous fournissant pas alors les moyens financiers qui nous auraient permis de consolider et d'étendre l'influence de cette libre tribune, la seule qui eût pu recommencer l'éducation politique de la classe ouvrière parisienne en s'inspirant des leçons de la guerre mondiale et de la catastrophe bolcheviste russe.

Nous n'avons pas encore pu, faute d'une base financière suffisante, réaliser notre rêve de devenir la tribune d'un socialisme national qui pourrait devenir la nourriture spirituelle de notre classe ouvrière, dévoyée par le socialisme de guerre civile de Karl Marx.

Mais, en attendant, nous avons été, un an avant les élections de 1919, l'un des bons ouvriers du Bloc national — oserai-je rappeler que c'est nous qui lui avons, un an avant les élections, trouvé son nom de baptême, — nous avons été depuis 1919 l'un des défenseurs infatigables de ce Bloc national qui a sauvé la France de l'anarchie et de la banqueroute, et qui a si bien commencé, quoi qu'en dise M. Herriot, l'œuvre de relèvement de la patrie ; nous voudrions bien contribuer à la victoire éclatante qu'il remportera infailliblement, en mai prochain, si chacun veut faire son devoir.

Le premier devoir des partisans du Bloc national est de soutenir les journaux qui défendent sa politique.

Les communistes ont, à Paris, l'*Humanité*, qui, par le dévouement et la passion de ses militants, est arrivée à un gros tirage.

Le Bloc des gauches, comme journaux du matin, avait à son service l'*Œuvre*, qui est très dangereuse par son esprit dissolvant, si bien fait pour plaire à l'esprit frondeur de beaucoup de Parisiens ; il s'est donné récemment le *Quotidien*, qui a trouvé moyen de réunir, depuis six mois qu'il vit, plus de 20 millions.

Je n'ai jamais entendu dire que le Bloc national ait jamais fait pour ses journaux un effort approchant de celui-là.

Et qu'on ne se fasse aucune illusion sur le concours que les grands journaux parisiens d'information peuvent apporter au Bloc national : ni le *Petit Parisien*, ni le *Journal*, ni le *Matin* ne sont des journaux politiques. Ils ont une clientèle tellement nombreuse qu'ils seraient sûrs d'en mécontenter une partie s'ils se permettaient d'afficher, en matière de politique intérieure, une opinion un peu tranchée. En matière de politique intérieure, les journaux politiques, même à faible tirage, font l'opinion ; les journaux d'information, même à colossal tirage, la suivent et la subissent.

Je n'ouvre pas une souscription publique en ce

journal : j'ai trop peur qu'elle n'arrive qu'à un [illegible] ridicule humiliant à la fois pour la *Victoire* et pour le Bloc national.

Mais j'ai tenu à lancer cet appel suprême pour que les amis de la *Victoire* ne viennent pas nous reprocher un jour de leur avoir caché notre détresse.

GUSTAVE HERVÉ.

Un journal anglais entreprend la « reconstruction européenne »; il demande aux industriels français leur concours financier.

De la *Journée Industrielle* (21. 3. 22), sous le titre : « *Fair play* » (Franc jeu) :

La *Journée Industrielle* a, depuis trois semaines, [illegible] le caractère d'une vaste entreprise de propagande journalistique pour la « reconstruction européenne » confiée par le *Manchester Guardian* à un économiste dont les livres, répandus à travers le monde, ont fait le plus grand tort à la cause française, M. Keynes.

La personnalité de M. Keynes nous avait paru en soi assez significative des tendances et des partis pris que la publication projetée par notre confrère anglais vise à accréditer dans l'opinion universelle. Depuis, nous avons relevé les noms des principaux collaborateurs français que s'est attachés M. Keynes pour l'entreprise en question, et parmi lesquels figurent MM. Joseph Caillaux, Painlevé, Bouisson, Jèze, Victor Basch..., voisinant avec Lénine, le chancelier Wirth, le chef du parti francophobe en Italie, M. Nitti, etc.

Enfin, nous avons signalé que les agents du *Manchester Guardian* faisaient à Paris et en province des démarches pour obtenir le concours financier, direct ou indirect, de commerçants et industriels français à cette entreprise. Ces démarches semblent avoir abouti à quelque résultat. Nous croyons savoir, en effet, qu'un appui financier assez sérieux a été obtenu, pour la publication projetée, de certains industriels qui se sont laissé séduire soit par la promesse d'une publicité mondiale, soit par le fait que les agents du *Manchester Guardian* se présentent, dit-on, sous la recommandation d'une personnalité française se disant amie de M. Poincaré.

Sur ce dernier point, un anglicisant et anglophile très distingué, M. Jacques Bardoux, qui s'est rendu récemment en Angleterre et a eu l'occasion d'y rencontrer M. Scott, directeur du *Manchester Guardian*, a tenu à dégager de la manière la plus nette sa responsabilité. Il nous a affirmé n'avoir jamais remis à aucun agent du journal anglais un [illegible]tion, et s'être refusé à collaborer à l'œuvre en question. Il a bien voulu, d'ailleurs, nous communiquer la lettre adressée par lui le 18 mars à M. Scott, lettre que nous publions ci-après. — R[OMIER].

Voici le texte de la lettre de M. Jacques Bardoux à M. Scott, directeur du *Manchester Guardian* :

Le samedi 18 mars 1922

[illegible]

[illegible]

Quand je suis venu vous voir à Manchester, au cours de la mission apostolique que m'avait confiée le Comité France-Grande-Bretagne, je vous ai exprimé le vif désir qu'avaient en France tous les patriotes d'opinions différentes d'effacer les souvenirs laissés par deux ans de que[illegible] et de trouver un terrain [illegible] deux [illegible] par les faits [illegible] et les sentiments [illegible] vous ai [illegible] quelques-unes des légendes qui, tel un brouillard tenace, masquent aux yeux d'Anglais trop nombreux les réalités françaises. J'étais prêt, pour resserrer une entente nécessaire, à aider le *Manchester Guardian* dans son enquête économique. J'aurais volontiers cherché à lui assurer la collaboration de techniciens et de spécialistes, parlementaires, industriels ou économistes, qui auraient pu ne point appartenir aux mêmes partis ni aux mêmes écoles, mais qui, tous, auraient eu, par leur passé comme par leur compétence, des titres indiscutables à représenter la science, le labeur et la vie française.

Ce geste amical n'a point été compris par votre mandataire, M. J. M. Keynes. Une première liste de collaborateurs français a été dressée. Elle ne sera point modifiée.

Or, dans cette liste ne figure aucun industriel, mais une pléiade de socialistes révolutionnaires, parmi lesquels Moutet, Longuet. M. Ferdinand Buisson, un moraliste, est chargé de traiter les questions navales. Le problème des réparations, capital pour la France, est confié à qui ? A un étudiant sans expérience et sans autorité, mais qui est le traducteur de J. M. Keynes. La reconstruction européenne préoccupe, depuis de longues semaines, en France, des esprits avertis. Il en existe qui sont capables d'apporter des idées originales et des plans féconds. Or, c'est à l'auteur de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* que le *Manchester Guardian* s'adresse pour exposer les résultats français de cet effort scientifique. Enfin, et c'est là le comble, une des premières portes auxquelles on est allé frapper est celle de Joseph Caillaux. J'ignore quels titres il peut avoir aux sympathies des puritains anglais, mais ce que je sais, c'est que jamais mon nom ne figurera, dans une publication quelconque, à côté de celui de Joseph Caillaux. Vous voudrez bien me dispenser de vous dire pourquoi.

L'effet produit par une pareille liste de collaborateurs sera désastreux au point de vue de l'entente cordiale entre nos deux pays. Elle apparaîtra comme un effort pour confier l'étude de l'économie française à des plumes incompétentes ou suspectes, comme un parti pris pour réduire la force de nos revendications et le prestige de notre science — comme un acte antiamical.

Au lendemain de notre conversation, vous m'en voyez quelque peu surpris.

J'espère qu'un jour, mieux éclairé, le *Manchester Guardian* voudra bien se souvenir des lignes qu'il écrivit en 1871. La France sanglante et épuisée de 1922 a droit aux mêmes sympathies et au même respect.

Ayant été mis en cause par un journal, il est possible que je sois, à mon grand regret, obligé de publier cette lettre.

Veuillez trouver ici, cher monsieur Scott, mes distingués sentiments.

JACQUES BARDOUX.

L'or étranger et les prochaines élections

Des journalistes français sont soudoyés par l'étranger.

Lettre de « Paris, 7 décembre 1923 » du *Courrier de Genève* (9. 12. 23) :

S'il faut en croire les bruits qui courent dans les milieux politiques, la France serait envahie par l'or étranger. Quand je dis la France, il faut entendre une certaine presse et certaines organisations politiques qui ne représentent heureusement qu'une petite minorité dans ce pays.

Il y a l'invasion des roubles et des [illegible] — pas en papier, naturellement, — des livres sterling, des dollars, des florins hollandais et même des francs belges. Je ne veux point insinuer par là que les Gouvernements anglais, belge, américain, hollandais, et même allemand, subsidient des journaux.

Non, il s'agirait d'initiatives privées : ici, un parti politique ; là, un groupement industriel ; ailleurs, un milliardaire.

La *Parole Libre*, dans sa « chronique de la crise des partis », imprime cette pensée, qui ne doit pas surprendre le Gouvernement mais qui doit être méditée par tous les bons Français : « Il y a de nouveau, en France, des stipendiés de l'étranger. Ils sont à l'extrême gauche. »

On dira peut-être que je me fais bien légèrement l'écho de potins qui ne reposent sur rien. C'est à voir. L'autre jour, une polémique mettait aux prises deux feuilles d'extrême gauche. L'*Humanité* accusait formellement d'opérations malhonnêtes un nouveau journal du soir qui compte parmi ses collaborateurs des représentants autorisés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel du Bloc des gauches. Le moniteur officiel du parti communiste voulait surtout atteindre les communistes dissidents qui figurent parmi ces collaborateurs. M. L.-O. Frossard s'est fâché et a répondu par des insinuations qui, bien qu'un peu obscures pour les profanes, ne laissent pas d'être d'une gravité exceptionnelle :

« Parmi ceux qui me poursuivent de leurs haines, écrit-il, il y a trop de nouveaux riches du communisme. J'ai eu souvent la tentation de produire des faits, des dates, des chiffres. Je sais. Je connais les budgets où ils émargent, les besognes qu'on exige d'eux. Je ne me lasserai pas de répéter que, à 24 francs par enfant russe, ces révolutionnaires prébendés ont touché de quoi sauver des centaines et des milliers de gosses de prolos de Russie. S'ils le désirent, nous donnerons des précisions. Des communistes à tant par mois nous n'acceptons pas de recevoir des leçons d'honnêteté. Ils ont beau jouer la comédie de la vertu. Profiteurs, trafiquants ou mercenaires, ils ne relèvent que de notre mépris. »

Qu'est-ce que cela signifie ? Quels sont ces budgets ? Et quelle est cette allusion aux souscriptions pour les victimes de la famine en Russie qui auraient été détournées de leur destination ? M. L.-O. Frossard en a dit trop ou pas assez.

L'*Humanité* a riposté par d'autres insinuations non moins graves et non moins obscures. Elles ne visent point M. L.-O. Frossard personnellement, mais le directeur du journal du soir dans lequel il a déposé ses menaces. « Nous lui conseillons de cesser de nous faire insulter par ses employés : sans quoi nous devrons, de temps en temps, lui prêter quelque attention. » Je choisis parmi les aménités les moins discourtoises.

Le journal communiste sait que la meilleure manière de se défendre est d'attaquer. Il nous annonce des révélations sensationnelles sur la vénalité des journaux et des journalistes, la publication d'une série de documents qui dormaient dans les archives impériales de Pétrograd et de Moscou. A quoi le journal de Jouhaux, l'organe de la C. G. T., répond : « S'il est déshonorant d'être au service rétribué d'un gouvernement étranger, les dirigeants du Parti communiste et les rédacteurs de l'*Humanité* se mettent fort volontiers dans ce cas. »

On reproche au Bloc national d'être soutenu par l'argent de l' « Union des Intérêts économiques ». J'ignore de quelle manière ce groupement distribue ses fonds de propagande. Mais c'est de l'argent bien français, employé pour défendre des intérêts français et une politique nationale.

A quels concours et à quelles caisses le Bloc des gauches a-t-il fait appel pour les élections prochaines ? L'*Humanité* pose la question.

Les élections anglaises se font sans intrusions étrangères. Nos alliés se battent sur des questions qui ne nous intéressent qu'indirectement. La presse française suit cette campagne avec un tact et une discrétion qui l'honorent. La réciproque est-elle vraie ? Dans quatre ou cinq pays au moins, l'on semble se passionner un peu trop pour nos élections d'avril prochain.

Un confrère hebdomadaire, *Aux Ecoutes*, fait remarquer que le contrat signé avec les magnats de la Ruhr expire en avril. A ce moment, il sera renouvelé ou dénoncé. Pourquoi en avril ? « Parce que, répond-il, les magnats savent qu'en avril nous procéderons aux élections législatives, et ils espèrent qu'à ce moment une nouvelle majorité sera élue et que M. Poincaré passera la main. » Candide espoir !

A. JEANNE.

Les socialistes étrangers ouvrent une souscription pour combattre aux élections françaises le Bloc National.

Lettre de « Paris, 18 décembre 1923 » du *Courrier de Genève* (22. 12. 23) :

Les radicaux sont bien ennuyés, ceux du Sénat, comme ceux de la Chambre, mais ceux-ci plus que ceux-là. Je parle naturellement des radicaux qui prennent leur mot d'ordre rue de Valois, et qui se préparent à « bloquer » à gauche.

Ne cherchez pas dans les journaux du parti la cause de cette vive contrariété. Vous ne la trouvez point. La consigne est de n'y pas faire même allusion.

Dans les couloirs de l'une et l'autre assemblée, par exemple, au Palais-Bourbon surtout, les langues marchent. Ce ne sont que petits conciliabules entre radicaux et socialistes et, le plus souvent, ceux-ci sont assez malmenés par ceux-là, s'il faut du moins en juger par les apparences.

Un député radical de la région du Sud-Ouest veut bien me confier les causes de son émoi :

— Quels gaffeurs, ces socialistes ! me dit-il. Ils voudraient rendre impossible le Bloc des gauches qu'ils ne s'y prendraient pas autrement.

— Voyons, mon cher député, quelle maladresse ont donc commise vos alliés de demain ?

— Comment, vous ne savez pas ? Vous n'avez pas lu l'appel de l'Internationale ouvrière contre M. Poincaré ? On fait une quête dans tous les pays pour combattre aux prochaines élections, avec la majorité actuelle, la politique extérieure du président du Conseil, et vous ne trouvez pas cela grave ?

— Je trouve cela grave, très grave, mon cher député, mais pas très nouveau. Il y a déjà plusieurs jours que le manifeste auquel vous faites allusion a paru.

— Oui, mais les socialistes nous avaient juré que c'était un faux. Et voici que nous apprenons qu'il est parfaitement authentique, qu'il a paru en première page du *Vorwaerts* (1). Quelle gaffe !

(1) Le *Nouveau Journal de Strasbourg* signalait fin novembre un appel lancé à Vienne par les deux secrétaires de la IIe Internationale et qui invitait les membres de l'Internationale à réunir les fonds « pour mener la lutte, en France et en Allemagne, contre une continuation de la politique de M. Poincaré ». Ces fonds devaient être mis à la disposition des partis socialistes allemand et français.

Sous le titre : « Double faux », M. Compère-Morel infligeait dans le *Populaire* du 10. 12. 23 un démenti catégorique au journal alsacien et déclarait :

« Les fonds soi-disant destinés à « renverser le président » du Conseil français », réunis chez Otto Wells, seront *uniquement* affectés aux organisations politiques et écono-

— C'est, en effet, une gaffe, mon cher député, car on m'a confié que l'appel de fonds — qui n'est d'ailleurs que la mise en pratique des décisions du congrès de Hambourg — devait rester secret. Mais vous devriez vous réjouir de l'indiscrétion — peut-être calculée — du *Vorwaerts*. Elle vous démasque l'abîme que vous côtoyez. Il est temps encore de vous retirer.

Mon interlocuteur n'a pas compris ou pas voulu comprendre.

Si les journaux du Bloc des gauches font un silence obstiné sur cette campagne de l'Internationale ouvrière contre la France, sur l'appel de fonds qui porte les signatures de Tom Shaw (1) et de Frédéric Adler (2), le scandale n'en est pas moins grand dans les milieux politiques. Quand l'opinion publique sera éclairée et connaîtra toute la vérité, elle partagera l'émotion des parlementaires. Je crois d'ailleurs que les consuls veillent et se préoccupent sincèrement de cette intrusion intolérable de l'étranger dans nos affaires intérieures.

M. Alexandre Zévaès (3) cite, dans l'*Eclair* du 15 décembre, le scandaleux ordre du jour que M. Vandervelde (4) a fait voter par le Conseil général du Parti ouvrier belge, et où il est dit que « les élections législatives françaises de mai 1924 n'intéressent pas seulement les socialistes de France, mais l'Internationale tout entière ; que tous les partis socialistes, dans ces conditions, ont pour devoir d'apporter une aide effective aux travailleurs français en lutte contre la politique de réaction et de guerre du Bloc national ».

---

miques socialistes allemandes, dont tout le monde connaît la détresse. »

Le surlendemain (12. 12. 23), l'*Eclair* publia la traduction de l'appel de l'Internationale ouvrière, tel que le *Vorwaerts* l'avait publié en première page, dans son numéro du 10 novembre dernier :

« L'Internationale en faveur du peuple allemand.

» *Appel aux partis ouvriers socialistes de tous les pays.*

» La politique de Poincaré domine aujourd'hui l'Europe. Toutes les conséquences épouvantables que l'Internationale ouvrière socialiste avait prédites, à son congrès constitutif de Hambourg, au mois de mai de cette année, sont devenues une réalité. La réaction en France a soudé en un seul bloc les forces de la réaction en Allemagne. La folie nationaliste qu'entretient Poincaré a déchaîné de nouveau parmi la bourgeoisie allemande la folie nationaliste. Les Hitler et les Ludendorff prêchent des idées de revanche insensées. Les convoitises capitalistes — raison profonde de l'occupation de la Ruhr — jointes aux convoitises des Stinnes et consorts, que les gouvernements de Cuno et de Stresemann ont couvertes de leur autorité, ont acculé le prolétariat allemand à la famine, sous sa forme la plus affreuse.

» La famine, la réaction, le désespoir règnent aujourd'hui en Allemagne. Le moment de la guerre civile est arrivé. La tentative des Ludendorff et Hitler a échoué, il est vrai. Mais la réaction n'est nullement vaincue. Les dangers auxquels la détresse économique et la destruction politique de l'Allemagne exposent l'Europe entière grandissent d'heure en heure.

» L'Internationale ouvrière socialiste compte que les partis qui lui sont affiliés feront, en cette heure critique, tout leur possible pour combattre les périls qui menacent les prolétaires de tous les pays. Nous n'ignorons pas combien sont restreintes, présentement, les possibilités d'action du prolétariat de chaque pays au delà de ses propres frontières. Mais le petit effort qui peut être fait doit l'être avec une entière énergie.

» C'est pourquoi nous nous mettons à l'œuvre. Il s'agit de réunir des moyens matériels afin de pouvoir intervenir sur les points où la tâche à accomplir exige momentanément les plus grands efforts.

» La victoire de Poincaré ne détruit pas seulement les perspectives économiques et politiques de l'Allemagne. Elle ruine aussi les fondements économiques des organisations de la classe ouvrière allemande. Un grand nombre de journaux ont déjà dû suspendre leur publication. D'autres sont menacés de devoir en faire autant, d'un jour à l'autre. Le puissant appareil de la social-démocratie allemande, le second en importance de tous les partis ouvriers du monde, court le risque, à cause des difficultés matérielles, de se voir paralysé.

» Aussi invitons-nous les partis ouvriers de tous les pays à rassembler de toutes leurs forces des secours pour les victimes que réclament la victoire de Poincaré et la politique équivoque de Stresemann. Ces secours seront consacrés, avant tout, à permettre à la social-démocratie allemande de poursuivre son œuvre.

» Mais il est nécessaire aussi de trouver des moyens pour mener la lutte qui s'impose contre la continuation de la politique de Poincaré. C'est en France qu'est la clef de la décision politique. Malheureusement, par suite de la tactique de division de communistes insouciants de leurs responsabilités, le parti socialiste français est très sensiblement affaibli. Il a maintenu à la vie, avec une énergie sans cesse renouvelée, son journal *le Populaire*. Mais il est menacé de perdre cette arme, la plus essentielle, à la veille même d'une lutte électorale décisive. Les camarades belges ont déjà consenti, dans une pensée de solidarité internationale, des sacrifices extrêmement importants pour le *Populaire*. L'heure est venue pour les autres partis ouvriers de sauter, à leur tour, sur la brèche.

» Nous vous invitons donc à tendre toutes vos énergies, à prélever des fonds sur la caisse des partis, à organiser des collectes générales et à consacrer toutes ces ressources à la cause du socialisme en Allemagne et en France.

» Certains partis, de leur propre initiative, ont déjà ouvert des souscriptions. On l'a fait, en certains pays, pour le parti allemand. On l'a fait, en Belgique, pour le parti français. Nous ne voulons aucunement troubler le cours de ces souscriptions et nous laissons à chaque parti le soin de s'y prendre dans son pays comme il l'entendra pour obtenir le plus de succès. Mais nous y revenons et nous y insistons encore : *de prompts secours sont nécessaires en Allemagne et en France !*

» Nous prions d'adresser directement les souscriptions aux partis intéressés en Allemagne et en France, c'est-à-dire à Otto Wells, à Berlin, S. W. 68, Lindenstrasse 3, et à Paul Faure, 12, rue Feydeau, à Paris (2e).

» Nous demandons en même temps, afin d'avoir une vue d'ensemble sur les résultats acquis, qu'on veuille bien aviser notre secrétariat des sommes dont on aura pu disposer.

» Londres, novembre 1923.

» Friedrich Adler, Tom Shaw. »

Le *Populaire* n'eut plus qu'à plaider les circonstances atténuantes. C'est ce que fit M. Paul Faure le 13. 12. 23 : Nous sommes un parti pauvre, nous avons bien besoin que l'Internationale nous secoure. Et puis, est-ce notre faute si la politique de M. Poincaré est telle que l'Internationale considère comme son premier devoir de la combattre ?

Les unifiés (S. F. I. O.), ainsi commandités par l'étranger, ne peuvent plus reprocher à leurs voisins communistes (S. F. I. C.) les subventions reçues de Moscou

(Toutes les notes sont de la *D. C.*)

(1) M. Tom Shaw est ministre du Travail dans le nouveau ministère anglais, représentant travailliste à la Chambre des Communes de Preston depuis 1918, secrétaire de l'Internationale des ouvriers tisseurs. Longtemps ouvrier lui-même, il passe, d'après le *Times* du 8. 12. 23, pour un des membres de son parti qui a le plus de lecture.

(2) Frédéric ou Fritz Adler, socialiste, assassin du comte Stuergkh, proclamé le 19. 2. 19 président de la République austro-allemande par les troupes révolutionnaires. Voir son portrait dans *D. C.*, t. 1, p. 246.

(3) Zévaès (Alexandre), pseudonyme de Gustave-Alexandre Bourson, avocat à la Cour de Paris, ancien député socialiste révolutionnaire de l'Isère, ancien collaborateur à la *Lanterne*.

(4) Pour M. Zévaès, trop de Français s'illusionnent sur M. Vandervelde, « car ils ignorent combien fut équivoque, louvoyante et tortueuse sa ligne de conduite pendant la guerre et combien, depuis l'armistice, elle est publiquement et résolument antifrançaise ».

M. Zévaés aurait pu ajouter que M. Vandervelde, au cours de la séance de la Chambre belge de mercredi dernier, prononçant un violent réquisitoire contre l'occupation de la Ruhr, a osé dire « que dans quelques mois la démocratie française se joindra à la démocratie anglaise ». Et il a ajouté : « Nous ferons pour ce triomphe tout ce qui sera en notre pouvoir. »

Si un parti politique français — non socialiste, bien entendu, — se mêlait aussi effrontément des affaires intérieures de la Belgique, quels cris d'indignation et de révolte pousseraient M. Vandervelde et ses amis (1) !

Nous trouverons d'ailleurs dans l'organe officiel de notre parti socialiste un étrange aveu (2). Il fut question un moment d'installer à Paris le bureau central de l'Internationale ouvrière. « L'affaire n'eut pas de suite. Savez-vous pourquoi ? écrit M. Paul Faure. Parce qu'il fallait trouver un pays assez démocratisé *pour que nos bureaux, personnel et archives, puissent être assurés du bénéfice de l'extraterritorialité.* »

Je n'invente pas, je n'exagère point ; c'est écrit en toutes lettres. Les amis allemands, anglais, autrichiens, hollandais, suédois, de MM. Blum et Paul Faure, seraient volontiers venus s'installer à Paris, mais à la condition qu'on leur assurât l'immunité diplomatique pour préparer la révolution dans l'Europe en général et, en particulier, dans notre pays. C'est un comble ! Ces gens-là se croient tout permis. Mais les Français ne laisseront pas abattre M. Poincaré.

A. JEANNE.

Célébrités contemporaines

WOODROW WILSON

Du « Bulletin de l'étranger » du *Temps* (4. 2. 24), sans signature, mais généralement écrit par M. JEAN HERBETTE :

Wilson est un « grand blessé de la paix ».
Sa réputation politique ressuscite avec sa mort.

Le monde entier suit, depuis quelques jours, la lutte que M. Woodrow Wilson soutient contre la mort. L'*Observer* de ce matin définit très bien les sentiments du public : « Ceux qui ont cru en M. Wilson, écrit-il, comme ceux qui ont opposé la plus âpre résistance à ses idées, assistent avec une sympathie spontanée et humaine à la disparition d'un homme dont l'image, sous quelque lumière qu'on la voie, se dressera certainement devant la postérité. » Depuis plus de cinquante mois, la carrière politique de M. Wilson était finie. Il lui a survécu douloureusement. Mais quand les télégrammes ont annoncé que sa vie elle-même était près de finir, sa réputation politique a ressuscité. M. Wilson n'est pas un de ces hommes qui, trop heureux et trop adulés jusqu'au bout, risquent d'être méconnus dès le lendemain de leur mort. Il a fait son purgatoire sur terre.

On peut dire de M. Wilson, comme de plusieurs autres, qu'il est un grand blessé de la paix. Le règlement du conflit mondial était une de ces entreprises presque surhumaines qui brisent les individus. « La Révolution est comme Saturne : elle dévore ses enfants. » La paix de 1919 a dévoré ses parents. On ne citerait guère que deux exceptions : M. Pachitch et M. Benès, — deux hommes auxquels l'épreuve de l'adversité avait appris à supporter l'épreuve plus redoutable du succès.

Le Président s'inspira-t-il d'un « idéal wilsonien » ?

Maintenant qu'elle est ressuscitée, la réputation de M. Wilson redeviendra probablement une arme politique. On se servira d'elle pour combattre des vivants. L'*Observer* de ce matin en donne déjà l'exemple. Il soutient que le tort de M. Wilson fut de transiger avec ses principes en signant le traité de Versailles : « Il a échoué, écrit l'*Observer*, parce qu'il a compromis son idéal. » Et le journal anglais conseille de reprendre — contre le traité, apparemment — la bataille à laquelle M. Wilson avait renoncé en 1919.

Ces commentaires ont un premier défaut ; ils découpent arbitrairement, dans les idées développées tour à tour par M. Wilson, un fragment qu'on baptise idéal et qu'on propose, comme une relique, à l'adoration de la foule. Ce n'est pas ainsi que l'on doit procéder quand on se pique de convictions démocratiques. Si l'on prétend invoquer l'autorité de M. Wilson dans les controverses internationales d'aujourd'hui, il faut relire la série de ses professions de foi.

Solennelles déclarations de neutralité américaine.

Relisons donc.

Le 18 août 1914, les troupes allemandes venaient d'envahir la Belgique. M. Wilson, président des Etats-Unis, adressait un appel à ses concitoyens. Il leur disait : « Les Etats-Unis doivent être neutres, de fait aussi bien que de nom, dans ces jours qui vont mettre à l'épreuve les âmes des hommes. Nous devons être impartiaux dans nos pensées aussi bien que dans nos actes. Nous devons mettre un frein à nos sentiments et à tout agissement qu'on pourrait interpréter comme exprimant notre préférence pour l'un des deux camps. »

Le 8 décembre 1914, en terminant son message au Congrès, M. Wilson décrivait la tâche essentielle des Etats-Unis, telle qu'il la concevait. Il disait : « Développer notre vie et nos ressources, approvisionner notre propre peuple, et les peuples du monde quand ils en ont besoin, grâce à la copieuse abondance de nos champs et de nos marchés commerciaux ; enrichir le trafic de nos propres Etats et celui du monde, grâce aux produits de nos mines, de nos fermes, de nos usines, grâce aux créations de notre esprit et aux fruits de notre caractère, — voilà ce qui maintiendra constamment tendus notre attention et notre enthousiasme... » Cet enthousiasme

---

(1) Le *Populaire* (13. 12. 23) publie la lettre suivante du sénateur hollandais VAN KOL, qu'accompagnait un billet de 1 000 francs :

« AMI PAUL FAURE,

» S'il y a une section de l'Internationale qui a ma pleine sympathie depuis un grand nombre d'années, c'est bien celle dont vous êtes à présent le secrétaire dévoué.

» Durant les moments de scission et querelles, j'ai souffert de vos peines ; dans ce temps de résurrection, je suis heureux de vos succès. Puisse le bloc réactionnaire être renversé aux prochaines élections par le bloc du progrès !

» Et, ne pouvant aider d'une autre manière, recevez mon obole comme munitions pour le combat de notre cause. Salut cordial. » H. VAN KOL. »

« Cet mots et cet argent, conclut Paul Faure, ne nous gênent pas, nous le disons et l'étalons avec fierté. »

(2) *Populaire*, 13. 12. 23.

pratique était encore loin de l'« idéal wilsonien ».

Le 10 mai 1915, devant des Américains récemment naturalisés, qu'on lui présentait à Philadelphie, M. Wilson disait : « Il peut arriver, en quelque sorte, qu'un homme soit trop fier pour combattre. » Le 24 février 1916, il écrivait au sénateur Stone, dans une lettre destinée à la publication : « Vous avez raison de penser que je ferai tout mon possible pour tenir les Etats-Unis hors de la guerre... Jusqu'à présent, j'y ai réussi. Je ne doute pas que je ne continue à y réussir. » Le 27 mai 1916, en pleine bataille de Verdun, M. Wilson parlait à la première assemblée de la « Ligue pour imposer la paix ». Faisant allusion à la guerre européenne, il disait : « Ses causes et ses buts ne nous concernent pas. Nous n'avons pas intérêt à rechercher ni à explorer les sources obscures d'où a jailli son flot stupéfiant. » Heureusement, le flot était arrêté par les poitrines des soldats français.

En rappelant ces phrases de M. Wilson, auxquelles on en pourrait ajouter bien d'autres (1), nous ne songeons point à rabaisser les mérites qu'il a eus ensuite. Nous ne prenons pas parti entre ceux qui lui reprochent d'avoir fait la guerre trop tard et ceux qui le louent de n'être pas entré dans la guerre plus tôt, avant que l'unanimité fût faite dans son pays. Des questions comme celles-là ne relèvent que des Américains eux-mêmes. Mais nous avons le droit de dire que si, demain, l'on prétendait démolir les frontières de l'Europe à coups de principes soi-disant wilsoniens, l'on commettrait une fraude et l'on encourrait le mépris des honnêtes gens. Car M. Wilson a parlé et agi selon les circonstances. Et peut-être n'eut-il jamais une conscience bien nette de l'idéal illusoire qu'on lui a prêté.

Les titres de Wilson à la reconnaissance de la France et des Alliés.

Pour trois raisons surtout, la France et ses alliés doivent à M. Wilson une durable reconnaissance. Après l'offensive allemande de mars 1918, quand l'ennemi menaçait Amiens, M. Wilson n'eut pas un instant d'hésitation ; il accéléra, dans des proportions qui paraissaient incroyables, l'envoi des troupes américaines en France.

En octobre 1918, quand le gouvernement impérial d'Allemagne s'adressait à lui séparément, pour obtenir un armistice, M. Wilson rédigea des réponses [illegible] à renverser les Hohenzollern.

[illegible] de la paix, M. Wilson [illegible] Malheureusement, il n'avait point de plan. Il emprunta celui du général Smuts. Il n'écouta pas les conseils expérimentés de M. Léon Bourgeois. Ses erreurs ont fait du tort à son œuvre. Mais l'idée qu'il servait n'en était pas moins généreuse. En [illegible] que sa mémoire ne périsse point.

La grande leçon de sa vie.

[illegible] si tristes, doit aussi servir de leçon. Le tort [illegible]

(1) Il est auj[illegible] t. 1er, pp. 98-102, « ce que fut en réalité l'attitude du pape Benoît XV et celle du président Wilson au regard des [illegible]

fut d'aimer la gloire et d'aimer à en jouir seul. Il ne voulut céder à personne l'honneur, pourtant bien lourd, de représenter les Etats-Unis à la conférence de la paix. Il n'amenait avec lui aucun homme de premier plan, aucun représentant de l'autre grand parti qui domine la vie politique des Etats-Unis. Certes, c'était là une faute bien conforme à la nature humaine. Le sage Montaigne l'a déjà remarqué : « Toutes autres choses tombent en commerce ; nous prestons nos biens et nos vies au besoin de nos amis ; mais de communiquer son honneur et d'estrener autruy de sa gloire, il ne se voit guères. » Cependant, Montaigne rapporte l'exemple d'un roi qui fut plus avisé : « Théompompus, roy de Sparte, à celui qui lui disoit que la chose publique demeuroit sur ses pieds pour autant qu'il sçavoit bien commander : « C'est plutôt, dit-il, parce que le peuple » sçait bien obeyr. »

Ce dernier mot est aussi vrai pour les Américains d'aujourd'hui que pour les Lacédémoniens de jadis. Ce que les Etats-Unis ont fait de grand, sous la présidence de M. Wilson, ils le doivent avant tout à la discipline nationale du peuple américain et à l'admirable élan patriotique avec lequel il est entré dans la guerre.

ARTHUR MEYER

Du *Figaro* (3. 2. 24) :

La presse française vient de perdre son doyen chargé d'années et de souvenirs.

Arthur Meyer a fait « une belle fin professionnelle ».

Il est certain que, s'il avait été permis à Arthur Meyer, qui avait le goût de tout ordonner, de choisir les circonstances de sa mort, il n'en aurait pas voulu d'autres que celles qui ont accompagné son dernier soupir. Après avoir, vendredi jusqu'à minuit, donné ses soins à son journal, après en avoir relu les épreuves, décidé la mise en pages, modifié certains articles, tout en faisant, entre deux ordres, une partie de piquet, il se mit au lit et donna par téléphone le « bon à tirer », qui est le « lâchez tout » d'un directeur de journal. Et puis, sa calvitie célèbre recouverte d'un foulard de madras, entre ses deux favoris blancs, il s'endormit avec cette gravité qu'il apportait en toutes choses. A 3 heures du matin, [illegible] Peu après, il expirait, au moment où les camionnettes emportaient vers les gares, dans l'aube indécise de Paris, son cher *Gaulois* qui contenait son article suprême, où, s'adressant au Parlement, il terminait par cette exhortation : « Faites ouvrir les fenêtres pour qu'il entre [illegible] la vraie France. » Tels sont les trois derniers mots qu'Arthur Meyer a écrits : « la vraie France... ».

Il avait bien choisi. C'est une belle fin professionnelle.

Sa vie reflète un demi-siècle de vie parisienne.

[illegible] tement la dignité qui revient de droit à un octogénaire. Il avait eu, d'ailleurs, la coquetterie anticipée de fêter ses quatre-vingts ans alors qu'il n'en avait encore que soixante-dix-neuf. Il s'était plu à prolonger son été de la Saint-Martin, pendant un délai d'une [illegible]

attentif à la vie, à toutes les vies, mondaine, politique, littéraire, théâtrale. Et pourtant, quelle existence avait été la sienne! Que d'événements, d'aventures, de polémiques, que de complots, que de ministères renversés, de bonnes œuvres fondées ou secondées, que de répétitions générales, de dîners au Café Anglais, que de Grands Prix, que de krachs financiers, que de propos échangés du perron du Palais-Bourbon à celui de la Bourse ou des Variétés, que de travail et de divertissement!

Tout cela, Arthur Meyer l'avait vécu en spectateur trop captivé pour ne pas, à l'occasion, prendre part au drame ou à la comédie, parfois en metteur en scène, parfois en figurant.

Une seule doctrine politique, celle de l'ordre et de l'autorité.

Doué d'une merveilleuse et souple intelligence, il excellait à trouver les transitions les plus habiles et les plus judicieuses pour passer sans heurt d'une idée à une autre, pourvu qu'il s'imaginât que le pays y trouvait son compte.

Ne répondait-il pas un jour, à un ami qui le sollicitait de se « rallier » avec éclat : « Non, Monsieur, non, vous me voyez au regret, mais c'est impossible. J'ai crié : « Vive l'Empereur! » J'ai crié : « Vive le Roi! » Je ne peux pas crier : « Vive » la République! »... à moins que l'intérêt de la France l'exige et que ce soit tout bas. »

Son ancienne foi plébiscitaire, son désir de rester fidèle à la tradition monarchiste, sa volonté de ne point combattre ce qu'il appelait « une république de bonne compagnie », une république capable de dîner en ville « sans se mettre par trop de rouge aux lèvres », ne l'avait jamais, aux différentes étapes de sa carrière, éloigné du sens national. De doctrine personnelle, il n'en avait point d'autre que celle de l'ordre et de l'autorité. Pour le reste, il se contentait, selon une admirable [?] formule d'Alfred Capus, de « cet ensemble de relations et d'habitudes que l'on appelle une conviction ». Mais aussi bien avait-il eu à honneur de donner comme sous-titre au *Gaulois :* « Journal de la défense sociale et de la réconciliation nationale. »

Le journaliste.

Tous ceux qui ont connu Arthur Meyer savent que, pour lui, sa chère maison de la rue Drouot était sa pensée dominante. Il y est mort comme il y a vécu, à sa table de travail, à cette table d'où, tout en caressant les coques blanches de ses cheveux, il distribuait, d'une voix nette et un peu cassante, ses avis et ses décisions : « Du brillant à la *une.* — Un peu d'air à la *deux.* — N'oubliez pas le dîner de Mme X... — Envoyez quelqu'un à l'ambassade d'Espagne. — Raccourcissez *le cheval.* — Surveillez l'article de M. Y... ; il fait trop long. — Revoyez la copie de M. Z... — Ne froissez pas l'Italie. — Un mot bien senti à l'Angleterre. — Du tact, Messieurs, du tact, et en 9. » Il semblait que, pour lui, les hommes n'existaient, les événements ne se déroulaient, les complications ne s'amoncelaient que pour être racontés et commentés dans les journaux, dans son journal. Il entra une fois en fureur parce qu'on venait de lui citer cette phrase : « Si Gutenberg avait prévu le journalisme, il aurait détruit son invention! » Et comme on lui révélait que l'auteur était, s'il vous plaît, une reine, Carmen Sylva, sa colère, tant elle était violente, ne s'apaisa point.

Journaliste né, Arthur Meyer ne cessa de s'appliquer à sa profession avec un dévouement qui ne connut point d'éclipse. Trésorier du Syndicat de la presse, ses avis y étaient écoutés et suivis. Pourtant, si dans toute cette activité il récoltait des compliments et des honneurs, c'est aussitôt le *Gaulois* qu'il en faisait profiter. Il avait placé, en effet, son amour-propre, non point dans sa vie, mais dans son journal. Et c'est ce qui lui permit de traverser, sans trop d'amertume, des circonstances parfois difficiles.

Aussi bien, lorsqu'on considère par la pensée les différentes phases de cette longue existence, est-on tout à la fois singulièrement intéressé et doucement étonné. Cet homme multiple et divers par l'action demeurait toujours, par le physique, le geste et l'allure, si parfaitement pareil à lui-même, qu'il nous apparaît moins comme un homme que comme un personnage. Il nous semble avoir été, plutôt qu'un être vivant, une construction de l'esprit, le héros d'un roman, d'une suite de romans de ton et de style variés dont les premiers tomes relèveraient du roman romanesque, les suivants du roman mondain et les derniers du roman pour famille.

La sagesse du « vieux Monsieur ».

Ce grand Parisien avait bien su vieillir. Il mêlait chaque jour à son autorité plus de bienveillance, à son jugement plus de bonté. Alfred Capus, qui l'aimait beaucoup, lui disait un jour : « Mon cher ami, j'ai toujours eu de l'amitié pour vous, mais depuis que vous êtes un vieux monsieur, je vous aime bien davantage, et quand vous serez une vieille dame vous serez tout à fait délicieux. »

Et Arthur Meyer accueillit cette petite déclaration avec un plaisir évident. Lui qui tirait souvent un certain effet comique en prenant tout au sérieux, avait, parmi d'autres bonnes grâces, celle de sourire volontiers de soi. Il ne souriait même que de lui. Il avait acquis une grande sagesse. Il savait que l'on peut bénéficier d'une ironie, et que si l'on vous reproche un petit travers, le mieux à faire est de l'aggraver. C'est, je crois, le seul homme qui se soit réjoui de ses caricatures. Il disait : « Quand je ne serai plus là, que deviendront les revuistes de fin d'année? Les pauvres gens, quelle perte pour eux! »

La perte, aujourd'hui, n'est pas seulement pour eux. Elle est pour notre profession tout entière, au service de laquelle Arthur Meyer savait mettre tant de bon sens, de politesse et de courtoisie. Il connut, dans sa vie, le privilège d'amitiés précieuses, de collaborations fidèles, de sympathies véritables. Il fut aussi parfois âprement discuté et combattu, mais, aussi bien que ses amis, ceux-là mêmes qui furent ses adversaires rendront au directeur du *Gaulois* cet hommage qu'il fut unique et qu'il est inoubliable.

ROBERT DE FLERS (1),
de l'Académie française.

---

(2) On sait que M. de Flers, ainsi que feu Alfred Capus, fut recueilli au *Gaulois* durant les années d'exil infligées aux co-rédacteurs en chef du *Figaro* par un groupement d'actionnaires. Cette situation se termina lorsque M. Coty, parfumeur fameux, eut acquis à coups de millions la majorité des voix dans l'assemblée générale de la société de ce journal, concurrent en quelque sorte traditionnel du *Gaulois.*

(1) Sous le titre « Exagération », M. M. J[ulien] de l'*Eclair* de Montpellier (7. 2. 24) écrit : « La mort de M. Arthur Meyer est un événement parisien qui a porté l'émotion jusque dans les sphères gouvernementales. Pour nous autres, provinciaux, cet événement ne dépasse pas les limites d'une information [...].

» Mais, vraiment, certains journaux de Paris ont porté le dithyrambe si haut qu'une remarque doit être faite. Sans doute, Paris c'est Paris. Paris fait nos révolutions, élabore nos jugements et nos idées. Paris consacre les

Notules

REVUES PÉDAGOGIQUES

De la *Semaine Religieuse de Grenoble* (29.11 23) :

La Direction a fait lire au cours des retraites le rapport présenté par le chanoine Singlas, de Chartres, à la Commission permanente des Directeurs et Inspecteurs diocésains de l'enseignement libre sur les revues d'enseignement. Nous croyons [...] utile d'en publier un résumé... L'utilisation habituelle d'une revue forme la mentalité d'une maison. Aussi le problème (des revues d'enseignement) a-t-il une importance capitale pour l'enseignement libre... Les revues pédagogiques peuvent se diviser en deux catégories : celles qui ne traitent de la pédagogie qu'à un point de vue théorique ou doctrinal, celles qui se proposent de guider les maîtres dans l'exercice de leurs fonctions et placent à côté de leurs conseils sur les méthodes... une partie scolaire...

1re CATÉGORIE. — *Revue pédagogique* (Delagrave) ; organe officiel du ministère de l'Instruction publique, mensuel. Articles de pédagogie bien composés, notes d'inspection, revue du mouvement pédagogique en France et à l'étranger.

L'Education, direct. M. Bertlier (Ecole des Roches), Hatier. Revue libre de toute attache officielle ; « serait à l'avant-garde de la pédagogie française »... très documentée, *d'esprit catholique*, ce qui la différencie de la précédente.

Bulletin de la Société d'Education et d'Enseignement, mensuel (14 *bis* rue d'Assas). Articles appréciés sur la question scolaire, la jurisprudence concernant les écoles et les œuvres. Catholique.

Bulletin mensuel de la Société Binet. Etudes de psychologie expérimentale de l'enfant.

2e CATÉGORIE. — *L'Education enfantine*, Nathan, 16 fois par an... Excellentes choses pour l'initiation des petits enfants au langage, aux travaux manuels, mais *neutre. L'Ecole des petits* devrait suffire à l'enseignement libre.

Jardin d'enfants, mensuelle, 92, rue du Moulin-Vert, Paris, XIVe. Observations vécues d'une pédagogie pour les petits, d'après la méthode des « jardins d'enfants ».

Le nouveau Certificat d'études primaires et les Bourses, organe de préparation, bi-mensuel, 5 francs par an, Delagrave. Sujets de composition empruntés aux examens, questions et réponses pour l'oral du certificat. Neutralité correcte.

Brevet élémentaire, Nathan, bi-mensuel. Préparation au brevet élémentaire. Esprit très neutre dans les questions morales.

Ne peut suffire, pas plus que le *Courrier des Examens de l'Enseignement primaire*, dans une maison d'éducation chrétienne.

Le nouveau Brevet supérieur, B. S. et C. A. P. réunis, mensuel. Partie commune aux trois sections, devoirs et conseils pour chacune des trois années d'école normale. Enseignement moral et philosophique à surveiller de très près, dangereux entre les mains de maîtres peu avertis en ces questions. Le rationalisme inspire certains articles d'histoire.

L'Ecole et la Vie, Paul Crouzet ; a succédé au *Volume* de Payot. Même esprit. Edition A, partie pratique et travaux scolaires ; bonnes méthodes. Edition B, partie générale. Son programme dit son esprit : progrès pédagogique, action corporative, défense de l'Ecole laïque et républicaine, etc. On devine son caractère nettement anticatholique.

L'Instituteur français (M. Legrand) s'élève à juste titre contre les revendications et les principes de la *Revue de l'Enseignement primaire*, du *Petit Provincial*, de l'*Ecole et la Vie*.

Journal des Instituteurs et des Institutrices, Nathan. Très apprécié des membres de l'enseignement officiel. Enseignement des mathématiques et des sciences très concret. Beaucoup de renseignements concernant la législation et l'administration scolaire. S'efforce de rester strictement pédagogique mais très neutre. Prend souvent à partie l'enseignement libre.

Le Manuel général, Ferdinand Buisson, président de la *Ligue des Droits de l'homme*, député, membre influent du Parti radical-socialiste, et qui fut un collaborateur direct de Jules Ferry. Partie générale, a une large part consacrée aux travaux législatifs, aux congrès corporatifs. La défense laïque y tient une large place... La partie pédagogique a une vraie valeur. Malgré ses qualités réelles, cette revue ne peut convenir à l'enseignement libre à cause de son esprit anticatholique... Dans de nombreux diocèses, dont le nôtre, le Manuel n'est plus admis dans les écoles libres.

La Revue de l'Ecole, Dufresne, 157, boulevard Saint-Germain, Paris, 12 francs. La partie pédagogique est faite sensiblement d'après les mêmes méthodes que le *Manuel général*. Les rédacteurs sont des inspecteurs et des directeurs d'écoles normales. La partie générale a une tout autre allure et un tout autre esprit que les revues précédentes.

Les écoles libres auxquelles les revues faites pour elles ne suffiraient pas peuvent s'y abonner de préférence à toute autre. *La Revue de l'Ecole* pour l'instant ne prépare pas au B. E.

L'Ecole et la Famille. Très sûre au point de vue chrétien. Ne donne pas assez d'importance aux mathématiques ni aux sciences. Aurait besoin d'être adaptée en plus d'un point aux nouveaux programmes.

L'Ecole, 76, rue des Saints-Pères, Paris. Modifiée cette année très heureusement dans le sens indiqué par la Commission permanente des Directeurs et Inspecteurs diocésains, *l'Ecole* ne le cède en rien en valeur aux revues officielles. Revue pédagogique essentiellement catholique, sa partie documentaire met au courant des modifications ou interprétations de la législation scolaire et sa partie scolaire, maintenant distincte pour l'enseignement primaire proprement dit (école des petits et préparation aux certificats) et pour la préparation aux brevets, malgré quelques perfectionnements encore souhaitables, peut et doit suffire à la majorité de nos écoles libres. On peut ne s'abonner qu'à la partie primaire proprement dite.

[...] Les écoles libres doivent se faire un devoir de choisir une revue catholique. *L'Ecole* est tout indiquée pour elles.

---

publiques, les cathédrales et les pâtres et les envie [illegible] des [illegible] Paris est [illegible] plus souvent en raison de leurs défauts que de leurs mérites seuls. Paris, évidemment, c'est Paris.

« Tout de même, Paris exagère. Paris... ou, tout au moins, le *Matin*.

« Dans l'article nécrologique qu'il a publié, le *Matin* « dit que M. Arthur Meyer était « le directeur des con- « sciences catholiques et conservatrices ».

« C'est excessif ! Et nous avons l'occasion de dire que Paris ce n'est point toujours toute la France. On ne saurait, en effet, réduire les aspirations et les intérêts des catholiques et des conservateurs aux légèretés ou aux badinages d'un salon ou d'un faubourg.

« Mais, il y a du vrai en cette affirmation du *Matin*, tout exagérée qu'elle soit [...]. » (Note de la D. C.)

« L'ACTION CATHOLIQUE »

ACTES ÉPISCOPAUX

Création d'une Commission d'Éducation physique

Communiqué de Mgr CÉZÉRAC, archevêque d'Albi.

Nos prêtres et les lecteurs de la *Semaine religieuse* connaissent sans doute la loi votée par le Sénat, en ce moment sur le bureau de la Chambre des députés (1), touchant l'éducation physique et la préparation militaire et obligatoire (2). Le ministre de la Guerre, le 25 août 1920, a donné l'ordre aux généraux commandant les corps d'armée d'organiser partout l'éducation physique et la préparation militaire.

Il y est dit notamment : « L'éducation physique est obligatoire pour les jeunes gens depuis l'âge de six ans jusqu'à l'incorporation. Elle est donnée dans les établissements primaires publics ou privés, dans les œuvres post-scolaires, dans les écoles primaires supérieures, dans les établissements secondaires publics ou privés, dans les écoles agricoles, communales ou industrielles, dans les sociétés agréées ou non. »

Avant toute prescription légale ou administrative, nos établissements catholiques avaient organisé les exercices physiques variés et rationnels de manière à amener le développement physique de leurs élèves, en harmonie avec leur développement surnaturel, moral et intellectuel. La belle santé, la souplesse harmonieuse des élèves de nos maisons diocésaines, les manifestations publiques de leurs exercices, et aussi de ceux de nos patronages et groupes sportifs, en sont une preuve dont le public a été frappé.

Voulant fortifier encore ces organisations particulières et leur donner un moteur qui coordonne les efforts et facilite ce travail physique duquel dépendent, en partie, la solidité de la race et la santé publique, nous avons créé une Commission qui a pour mission de susciter des organisations là où elles font encore défaut, de donner des directives pour leur rendement rationnel, d'encourager les initiatives et d'aider de toutes manières à leur succès. Elle sera donc à la disposition des établissements libres, quels qu'ils soient, et des œuvres paroissiales.

La Commission s'adjoindra un moniteur général, agréé par nous, qui, personnellement, et si c'était nécessaire, avec le concours d'adjoints également agréés par nous, donnera des leçons dans nos établissements et fera faire les exercices réclamés pour le but à atteindre.

Ce but n'est pas de préparer des athlètes ni des acrobates, mais de former des corps harmonieusement développés, souples, disciplinés et forts, dignes de servir de demeure aux intelligences et aux âmes que nous avons mission de préparer à l'Eglise et à la patrie.

Ce sera continuer de réaliser l'antique formule de l'antique bon sens que nous faisons nôtre : *Mens sana in corpore sano* [...]

La Commission se réunira aussi souvent qu'elle l'estimera utile.

Une fois par an, elle nous présentera le rapport moral et financier de l'année écoulée et les projets qu'elle estimera utiles pour le bon fonctionnement de ses services.

† PIERRE-CÉLESTIN,
archev. d'Albi, Castres et Lavaur.

[20. 12. 23.]

(1) Retournée, depuis, de la Chambre au Sénat. (Note de la *D. C.*)

(2) Cf. dans *D. C.*, t. 5, pp. 354-357, rejet de l'amendement CAZALS tendant à restreindre aux seuls établissements d'enseignement publics l'aide du Gouvernement (en ce qui concerne les terrains et locaux) prévue par la loi sur l'éducation physique et la préparation militaire obligatoires, et, *ibid*, pp. 357-361, vote de l'amendement SANGNIER étendant cet avantage à « tous les groupements d'éducation physique ». — *Adde D. C.*, t. 5, pp. 152-155, amendement de M. DE LAMARZELLE au Sénat concernant l' « agrément » de Sociétés catholiques. (Note de la *D. C.*)

Certificats et Brevets d'instruction religieuse

Lettre de Mgr LEMONNIER, évêque de Bayeux.

MESSIEURS ET CHERS COLLABORATEURS,

Au cours de Nos entretiens avec vous, lorsque vous Nous rendiez compte de l'état religieux et moral de vos paroisses, Nous vous avons entendu souvent déplorer avec tristesse l'insuffisance de l'instruction religieuse dans la génération présente.

Les familles, Nous disiez-vous, n'ont plus assez conscience de l'important devoir d'instruire leurs enfants des vérités de la foi chrétienne. Elles se préoccupent de l'instruction profane et oublient l'instruction religieuse. Beaucoup n'envoient plus leurs enfants au catéchisme après la première Communion ; les catéchismes de persévérance ne sont suivis que par une infime minorité de jeunes gens, et même de jeunes filles.

S'ils affrontent les luttes de la vie seulement avec les connaissances sommaires reçues au catéchisme de première Communion, comment ces enfants pourront-ils persévérer, surtout à une époque où l'indifférence est plus grande que jamais ? C'est un fait douloureux et évident que la religion, qui est pour l'homme le premier de tous les devoirs en même temps que le suprême besoin des sociétés, est de plus en plus ignorée.

C'est pourquoi, afin de vous aider à donner aux enfants une instruction religieuse plus complète et plus solide, Nous avons cru utile, à l'exemple d'un grand nombre de Nos Frères dans l'Episcopat, d'organiser dans Notre diocèse des *examens d'instruction religieuse.*

Ces examens ne suppriment pas l'examen obligatoire d'admission à la première Communion solennelle. Ils sont créés en faveur des enfants, jeunes gens et jeunes filles, appartenant aux catéchismes de paroisses, aux pensionnats chrétiens, aux patronages, Avant-Gardes et groupes de jeunesse catholique, ou même isolés dans leurs familles, qui désirent compléter leur instruction religieuse.

Ils comportent trois degrés : 1° l'examen du certificat d'instruction religieuse *élémentaire*, destiné à sanctionner par un diplôme le catéchisme de seconde Communion.

2° L'examen d'instruction religieuse *secondaire*, destiné aux élèves de nos catéchismes, dits de persévérance.

3° Enfin, le brevet *supérieur*, destiné à servir de

[illegible]nction aux études religieuses qui se font dans les [illegible]échismes supérieurs à la paroisse, dans nos mai[illegible]s d'éducation et dans les meilleurs de nos Cercles [illegible]'études.

Les maîtres et maîtresses de l'enseignement libre, [illegible] catéchistes volontaires de la jeunesse féminine [illegible]t, en général, tous ceux qui veulent bien consacrer [illegible]ne partie de leur vie à l'apostolat de la jeunesse [illegible] feront un honneur de passer ce dernier examen. [illegible]os auxiliaires n'exerceront-ils pas une action d'au[illegible]ant plus féconde qu'ils seront eux-mêmes plus [illegible]nstruits ? Les conditions d'admission, les pro[illegible]rammes, la composition des jurys d'examen seront [illegible]essés par M. le directeur des Œuvres diocésaines [illegible] MM. les curés et directeurs.

Nous vous demandons instamment, Messieurs et [illegible]hers collaborateurs, de préparer dès maintenant ces [illegible]xamens dans vos catéchismes et dans vos œuvres [illegible]t d'y présenter les meilleurs de vos élèves, au mois de juin prochain. Nous adressons la même demande [illegible]x directeurs et directrices de nos maisons d'édu[illegible]ation et de nos œuvres postscolaires.

Nous voulons espérer aussi que les familles chré[illegible]tiennes, éclairées par vous, voudront bien attacher [illegible] ces examens autant d'importance qu'elles en attachent aux examens scolaires.

Les examens de fin d'études primaires ou secondaires peuvent ouvrir des carrières ; nos examens d'instruction religieuse ont pour but de préparer une [illegible]. Ne négligez pas de dire aux parents qu'une grave responsabilité pèse sur eux quand ils refusent à leurs enfants, sous de vains prétextes, le complément d'instruction religieuse qui leur sera si utile pour rester chrétiens.

Quand leurs grands fils ou leurs filles perdent la foi au sortir de l'adolescence, ils en souffrent, et [illegible]arfois cruellement ; à qui en remonte la faute ? [illegible]omment leurs enfants pourraient-ils croire encore si, depuis leur première Communion, ils n'ont rien appris des vérités chrétiennes, s'ils n'ont rien entendu expliquer ou prouver dans cet ordre d'enseignement ? [illegible] ces examens favoriser l'instruction religieuse, et par conséquent la persévérance d'un grand nombre dans Notre diocèse !

Parlant de l'étude des vérités religieuses, Pascal a écrit : « Il ne s'agit pas ici d'un léger intérêt, mais de nous-même et de notre salut. C'est une chose [illegible]i importe si fort qu'il faut avoir perdu tout sen[illegible] [illegible]. [illegible] notre premier devoir et notre premier intérêt est de nous [illegible] »

Et sera Notre présente lettre lue au prône de la Messe paroissiale dans toutes les églises et chapelles publiques de Notre diocèse le dimanche qui en suivra [illegible]

Donné à Bayeux, sous Notre seing, le sceau de N[illegible] et le contre-seing du chancelier de Notre [illegible] Pré[illegible]sentation de la Très Sainte Vierge.

† Thomas,

[illegible]

Toilettes inconvenantes

Communiqué de Mgr QUILLIET, évêque de Lille.

M[illegible]s [illegible], vous **n'avez pas oublié**, je l'esp[illegible] au moins, les avis que je fus amené à vous d[illegible] au sujet des modes actuelles, en ma Lettre [illegible] de C[illegible]. Je crois [illegible] rappeler à vos [illegible] cet avertissement, [illegible] très opportun :

« Ce n'est un mystère pour personne que les toilettes des dames et des jeunes filles ne répondent plus du tout aux exigences de la modestie... Ces modes, condamnables et condamnées, s'étendent jusqu'aux enfants. Les mères, pourtant, ont l'obligation très naturelle et très grave de veiller à ce que leurs filles soient habillées convenablement, de manière à respecter toutes les délicatesses de la pudeur... »

Aujourd'hui, je serai plus précis encore, et je n'hésite pas à déclarer que les fillettes doivent porter des robes qui leur descendent jusqu'au dessous des genoux. Voilà ce que réclame la modestie la plus élémentaire, et voilà la règle que nous prions instamment nos maîtresses de faire observer dans nos écoles et pensionnats catholiques.

Mères chrétiennes, il n'en est aucune, parmi vous, qui ne porte au cœur le plus vif désir de travailler au relèvement moral de notre chère Patrie. Commencez donc par élever chrétiennement vos enfants ! Au lieu d'énerver en leurs âmes le sens de la pudeur, fortifiez-le plutôt et créez autour d'eux une saine atmosphère de modestie et de pureté. Qu'au sein même du foyer qui est le leur et qui est le vôtre, leurs âmes s'épanouissent à la grâce, et se préparent en vue des luttes que la vie leur réserve !

Mères chrétiennes, n'habillez plus vos enfants à la païenne !

[15. 12. 23.]

Le 24. 1. 24, Mgr Marceillac, évêque de Pamiers, reproduit l'appel de Mgr Quilliet et ajoute : Nous faisons nôtres ces Avertissements.

LA LITTÉRATURE ET LA MORALE

Les lecteurs catholiques et les romans

De *Lumen* (juin 1921) (1) :

Les romanciers rejettent sur le lecteur le mal fait par leurs œuvres.

Pour bien juger des romans, considérons les intentions des auteurs et les traditions du genre.

Les romanciers se disent avant tout peintres de mœurs ; ils ont la prétention de ne nous livrer que des choses vécues ou observées. Tous les cas leur paraissent bons, fussent-ils les plus exceptionnels, pourvu qu'ils soient réels. Dans un dialogue qu'il introduit sur les romans de la guerre, M. André Bellessort fait dire au romancier : « Nous n'étudions que des cas particuliers, mais assez humains pour

---

[illegible] Cercles d'enseignement catholique pour les Femmes du [illegible] ment à S. Exc. Mgr Cerretti en mai 1923 : « *Lumen* est un Cercle et une Revue : le Cercle compte déjà sept années d'existence, la Revue est dans sa quatrième année. [illegible] aujourd'hui et, s'il plaît à Dieu, ce qu'il sera demain. On peut le résumer ainsi : donner à une *élite féminine* — [illegible] aux Sources.

[illegible] la plus complète. Rien, d'ailleurs, de plus nécessaire qu'une [illegible] la vie spirituelle.

» Une élite de femmes se réunit deux fois par semaine

que d'autres s'y reconnaissent. Si le public généralise, le public a tort. » (1)

Les lecteurs sont ainsi avertis d'avoir à pratiquer beaucoup de discernement dans leur commerce avec Messieurs les romanciers. Ceux-ci revendiquent la plus grande liberté ; et s'il en résulte pour les autres quelque dommage, c'est, à les entendre, la faute des imprudents, qui ont mal usé de ce qui n'était point fait pour eux, ou des négligents, qui n'ont pas protégé les faibles contre des publicités intempestives.

Cette attitude est nettement définie dans un rapport présenté en 1917 au Congrès du Livre par M. Edmond de Haraucourt, sur « la démoralisation par le livre et par l'image ». Le reproche auquel s'attendait l'auteur lui était venu de plusieurs côtés : *Medice, cura teipsum*. Il l'accepte, mais nullement pour s'amender. Du livre qu'on lui rappelle, il dit: « C'est une œuvre de jeunesse » ; et il ajoute qu' « il n'est pas de ceux qui rougissent d'avoir eu vingt ans ». Le mal qu'a fait son livre, ce n'est pas lui qui en est responsable, mais les mercantis qui l'ont pillé et lui ont donné une publicité que n'avait pas prévue l'auteur. Aucun repentir donc pour le passé.

Et quelle résolution prend-il pour l'avenir ? Il affirme au nom de ses confrères deux principes qui sont pour eux, dit-il, « essentiels », et qu'ils ne jugent pas incompatibles : « Nous voulons que l'art reste libre ; nous répudions avec horreur le bas commerce de la pornographie. » (2)

M. de Haraucourt parle comme l'alchimiste de Joergensen : « N'est-ce donc pas permis de distiller le poison ? C'est une science et un art tout comme les autres sciences et arts... On dit que, dans la contrée, les empoisonnements deviennent de plus en plus fréquents, et on dit tout bas que c'est moi qui, en vendant mes poisons, en suis la cause... Sais-je quel usage on fait de mes poisons ? En quoi cela me regarde-t-il ? Je m'en lave les mains. » (*Paraboles*, p. 69.)

M. de Haraucourt se défend de cette sereine indifférence ; il demande au moins qu'on veille à ce que le virus soit soustrait au vulgaire et laissé seulement à la portée des gens immunisés. Il dira plus loin que le scandale n'est pas dans l'œuvre d'art elle-même, mais dans « le fait de la présenter à une place qui n'est pas la sienne ».

Une nouvelle fois il insiste sur le peu de souci qu'il a de la perfection morale et sur la nécessité de ne pas dépasser « l'étiage des mœurs ». « Nous ne sommes pas des saints, ni capables de l'être, ni désireux de le devenir, et ceux-là apparaissent doués d'une sincérité suspecte ou d'une candeur trop naïve qui prétendent n'avoir plus rien à redouter d'eux-mêmes. »

Laissons l'équivoque étrange que créent ces derniers mots, comme si viser à la perfection et être parfait ne faisaient qu'un : le vrai chrétien sait à merveille que l'humilité va de pair avec l'ambition de devenir meilleur.

L'art ne serait pas destiné au peuple.

Voici la pensée très nette : l'art prime la morale à l'égard d'une certaine aristocratie lettrée et bien rentée, jugée assez maîtresse d'elle-même pour chercher dans ce qui est mal un amusement sans conséquence. Mais qu'on épargne aux instincts grossiers et primesautiers de la foule le stimulant d'un art trop libre ! Ce grand art ne se doit qu'à quelques initiés; il se ferait scrupule de corrompre la foule, mais il n'a aucun souci de l'éduquer.

Nous rétrogradons ainsi à l'idée païenne d'une morale et d'une religion pour le peuple.

Etre objectif au risque d'être corrupteur mène fatalement à une complaisance plus ou moins avouée pour ce risque. Dans la réalité, on choisit, et l'esprit d'un auteur, ses intentions, se trahissent déjà dans ce choix.

Puis l'homme est inséparable de l'artiste, et celui-ci renonce à une part d'objectivité quand il méconnaît les rapports constants de l'œuvre littéraire avec l'homme tout entier et avec la société. M. Louis Bertrand note très bien à cet égard le défaut et le danger des œuvres de Paul Bourget première manière : « L'artiste n'est pas seulement le pur miroir, « le pur sujet connaissant » qu'il voudrait être. Il n'est pas seul dans le monde. Il tient au monde et aux êtres qui l'entourent par une foule de liens qu'il ne peut pas couper à sa guise. Il est d'une caste, d'une patrie, d'une société qui lui imposent des devoirs, en échange de bienfaits sans lesquels il ne pourrait ni vivre, ni contempler, ni représenter. Enfin, il n'est pas seulement esprit, sujet connaissant, il est volonté, sensibilité, sentiment, conscience aussi. Qu'il le veuille ou non, il juge l'objet de sa contemplation, il prend parti dans le spectacle. Les conséquences d'une action ne sont point indifférentes. Bonnes ou mauvaises selon notre jugement, elles engagent la responsabilité de leur auteur. » (1)

Mgr d'Hulst a flétri comme il convenait cette misérable excuse des littérateurs rejetant sur l'inexpérience du lecteur la malfaisance de leur plume :

---

pour suivre l'enseignement austère et doctrinal du Cercle. Et la Revue, avec son nombre croissant d'abonnés, nous apporte chaque jour la preuve qu'il existe, disséminée à travers la France, une élite féminine affinée et cultivée, fort nombreuse, qui éprouve les mêmes besoins de lumière et de vérité.

» Deux maîtres règnent au Cercle : saint Paul et saint Thomas. On les étudie *directement* dans le *texte même*. La Revue publie les enseignements du Cercle. »

Le R. P. E. Lajeunie, O. P., avait déjà écrit (*Vie Spirituelle*, nov. 22) : « On croyait autrefois que la théologie, science suprême, était le couronnement de toute éducation achevée. Ceux qui voulaient porter sur la vie un regard clair et profond, clercs ou laïques, cultivaient leur foi, aimaient l'étude de Dieu. La renaissance catholique et française, qui s'affirme déjà si vigoureuse, marque un retour au bon sens de nos pères. On revient aux sources : l'Ecriture et la théologie ; saint Paul, saint Thomas d'Aquin, sont maintenant des maîtres écoutés hors des murs des séminaires. On est heureux de voir un cercle féminin mettre hardiment dans son programme la *Première aux Thessaloniciens* et les questions cardinales de la *Somme théologique*. Que des dames du monde abordent la question II de la *Prima Pars*, l'Etre divin dans notre esprit, l'intelligence divine, la volonté de Dieu, les processions divines, voilà, certes, un signe des temps, et il faut louer l'abbé Lallement de proposer des vérités si hautes et ses disciples de les aborder avec lui. Ces mères, ces épouses, ces grandes sœurs apporteront au foyer plus que des sentiments, mais aussi de la lumière ; elles y seront une force ; les idées nous mènent, elles nous ordonnent.

» Pour que l'influence de cette doctrine ne reste pas enclose dans le cadre limité d'un groupe, le cercle publie une revue qui reproduit les cours. Son titre *Lumen* est plus qu'un symbole : cette publication est vraiment une lumière. La valeur des maîtres, tels que Mgr Tissier, MM. Georges Goyau, E. Peillaube, Lallement, Pasquier, Dom David, l'importance des sujets, la manière sobre et grave dont ils sont traités, font de cette revue, pour les dames du monde, un précieux organe de formation intellectuelle. » (Note de la *D. C.* Les autres notes sont de l'auteur.)

(1) *Correspondant*, 10 janv. 1918, p. 124.

(2) Préface, p. xxx.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1920 : M. Louis Bertrand, « L'œuvre de M. Paul Bourget », pp. 731-735.

Et vous, poètes, romanciers, écrivains, guides de l'opinion, docteurs ou amuseurs du siècle, rentrez en vous-mêmes, interrogez votre œuvre, et si vous ne reculez pas d'épouvante, c'est que vous êtes plus aveugles encore et plus pervertis que je ne croyais ! Vous avez bafoué la vertu, glorifié l'adultère, divinisé la passion. Vous avez enseigné à chaque page de vos livres que l'amour des sens donne tous les droits. Chacune de vos publications était comme un nouveau coup de bélier contre cette assise fondamentale de la société qui s'appelle la famille. Et vous vous étonnez maintenant que l'édifice craque et se lézarde !

» Je vous entends ! Vous écriviez pour les heureux du siècle. Vous pensiez que l'homme de labeur n'entendrait pas votre voix. Pour lui, la résignation, le travail maigrement payé, les devoirs austères, sauvegarde de la sécurité générale. Aux parvenus, aux satisfaits, les grandes immunités et l'émancipation de la morale. Et vous voulez que Dieu se fasse le complice de pareils calculs et se ravale au rôle de garde-chiourme chargé de protéger la tranquillité de vos désordres ! Eh ! ne l'insultez pas par cette odieuse espérance ! Hâtez-vous plutôt de réformer votre œuvre, de purifier votre vie, de restaurer chez vous le culte de la famille. Ou bien, Dieu sifflera, dit le prophète, et l'ennemi accourra du bout de l'horizon, et la terre verra de grandes ruines. » (1).

« L'étiage des mœurs » qui, selon la parole de M. de Haraucourt, règle non pas les audaces des écrivains, mais le cercle plus ou moins étendu des initiés auxquels ils s'adressent, n'a que des rapports très lointains avec la conscience chrétienne : c'est donc à elle d'être sur ses gardes.

Influence pernicieuse des artistes « fabricants d'émotions ».

Elle trouve d'ailleurs de nouvelles raisons d'être vigilante dans les traditions mêmes que le public, [illegible].

Le Dr Remy Colin, dans son instructive conférence de la Semaine Sociale de Versailles, faisait à propos des auteurs dramatiques ces justes réflexions, qui s'appliquent exactement aux romanciers : « Les applaudissements frénétiques, cette hystérie des spectateurs, qui accueillent certaines déclarations exaltant l'amour libre dans les *Oiseaux de Passage*, dans un *Divorce* et dans cent autres pièces, montrent que les artistes, *ces fabricants d'émotions*, sont, parmi les conducteurs de l'opinion, des philosophes, les hommes politiques, les publicistes, ceux qui, donnant aux idées leur expression la plus sensible et la plus adéquate aux parties instinctives ou subconscientes de l'âme, contribuent le plus à la formation de ce désordre intellectuel dont nous allons retrouver les traces dans l'étiologie de certaines maladies sociales ou individuelles. » (2)

« Fabricants d'émotions », les voilà bien nommés. Car c'est une loi que se font les romanciers d'être émouvants. Les meilleurs en conviennent, quitte à observer, en s'y soumettant, les règles de l'honnêteté. « Le don d'émotion, écrit M. René Bazin, et ce que j'appellerai la vision imaginative sont nécessaires à tout romancier. » Et un peu plus loin : « [illegible] qui émeuvent bellement. » (3)

Mais le préjugé du métier a tôt fait d'émousser chez un bon nombre la délicatesse morale. Emile Faguet, dans un opuscule consacré à *la Famille*, écrivait avec cette fine pointe de paradoxe dont il aime à aiguiser sa pensée : « La littérature n'est intéressante que si elle représente l'homme et la femme dans des situations anormales et extraordinaires, en amour contrarié, en amour malheureux, en amour tragique, en adultère, etc. On accuse les littérateurs d'être immoraux, ils se défendent comme ils peuvent; ils se défendraient bien simplement en disant qu'ils doivent être intéressants, et que le moral est ennuyeux, et qu'ils défient bien qui que ce soit d'écrire un roman lisible avec un amour conjugal sans orage. » (1)

Objectivité et immoralité en littérature.

C'est, en vérité, une solution trop facile que de sacrifier délibérément la morale quand celle-ci impose à l'art certaines contraintes. Ces littérateurs indisciplinés seraient fort étonnés si on leur disait que ce qu'on leur interdit, ce n'est pas certains sujets, mais une certaine manière de les traiter.

Le mal doit se mêler au bien dans les œuvres d'art comme dans la réalité de la vie, mais il s'agit de savoir à quel titre, dans quelle mesure et sous quelle forme. M. Emile Baumann a fort bien posé les termes du problème quand il a écrit : « Sans doute n'appartient-il pas au premier venu de traiter chastement des sujets peu chastes. L'écrivain jette dans le public une fiction que traversent des épisodes sensuels ; a-t-il su se garder de toute voluptueuse complaisance ? Son œuvre tombera-t-elle juste entre les mains de ceux à qui il la destinait ? Le vieil axiome théologique *Nunquam facere mala ut eveniant bona* (ne jamais faire une chose mauvaise pour qu'il en sorte une bonne) domine la conscience du romancier.

» Cependant il est inadmissible de mettre à sa charge les idées malsaines qui peuvent quêter leur pâture autour de ses conceptions : « Pour les », immondes, tout est immonde. » C'est à ceux qui lisent de maîtriser leurs instincts aussi bien en présence d'une scène imaginaire que dans les rencontres de la vie. Un livre dont la seule qualité est de ne pas nuire est un livre néant ; le non-pécheur ne suffit pas, il faut partout mériter, conquérir, en luttant même, la beauté d'une œuvre. » (2)

En somme, M. Baumann absoudrait du reproche d'immoralité tout romancier qui, poursuivant d'ailleurs un but honnête pourrait se rendre le témoignage de n'avoir pas faussé dans ses livres le partage du bien et du mal tel qu'il s'observe dans le monde et de n'avoir pas dépassé, en fait de tentations possibles pour ses lecteurs, celles contre lesquelles ils ont à se défendre au cours ordinaire de la vie.

Je ne puis m'empêcher de trouver encore ce critérium bien imprécis. Quand les tentations nous sollicitent dans la vie réelle, elles viennent souvent sans que nous les recherchions, et elles se heurtent à un certain nombre de défenses : nécessités de la vie, joug du travail, exercices religieux, protections d'amitiés ou de famille, qui nous offrent des armes et des diversions. Et n'est-ce pas en fuyant que l'on triomphe de la plupart des tentations ? La lecture

---

(1) Mgr d'Hulst, *Les responsabilités de l'écrivain.*
(2) Dr R. Colin, *Semaine Sociale de Versailles*, p. 413
(3) [illegible]

(1) Cité par Bordeaux, *Les pierres du foyer.*
(2) Em. Baumann, *Art [illegible] et art [illegible]* (*Bull.* [illegible]

est, au contraire, une fréquentation de libre choix; elle nous arrache à notre milieu et nous présente la tentation dans le simple jeu de nos pensées et en l'isolant des concurrences vitales qui en diminuent l'emprise. De plus, la lecture nous oblige à nous attarder et à suivre la crise dans tous les détours qu'il plaît à l'auteur de nous faire parcourir.

Or, il n'est pas douteux que, dans la peinture des passions exaltées ou en révolte, la plupart des romanciers, même les meilleurs, n'aient péché par indiscrétion. Et leur indiscrétion a consisté principalement à traduire la psychologie des passions par les gestes les plus expressifs, à lier les sentiments à des formes précises, à des actes qui n'en révèlent pas seulement la progression et les nuances, mais qui en renouvellent toutes les séductions. Et je souscris entièrement pour ma part à ce reproche que s'est attiré M. Baumann lui-même à propos de la *Fosse aux Lions :*

Double danger du roman : illusion et corruption.

« L'objection est autre, et je veux dire simplement ceci, c'est que des turpitudes du vicomte de Bradieu et des amours de Philippe il n'était pas nécessaire toujours de nous donner la *vision ;* il suffisait de nous en donner l'*idée*. C'est faute d'avoir compris cette distinction si simple que tant d'échauffés défenseurs des droits de l'art ont exhalé de tous temps des bordées de rhétorique sans objet. Saint François de Sales disait à la fin d'un chapitre délicat : « J'ai » fait entendre ce que je ne voulais pas dire. » Sa règle est applicable et suffit dans les études de mœurs les plus scrupuleuses.

» Qui croira qu'un réalisme exaspéré soit nécessaire, quand Racine a pu traiter le plus scabreux des sujets sans écrire un vers qui fût évocateur de lascivités ? Dira-t-on qu'il n'a pas pénétré jusqu'aux entrailles de son sujet et qu'il n'a pas déployé une ampleur de psychologie capable de désespérer quiconque voudrait explorer l'âme de Phèdre à nouveau ? N'est-il pas intéressant pour l'apologiste de constater que nos génies chrétiens du XVIIe siècle, en faisant de leurs œuvres l'épanouissement de leur vie morale, ont trouvé du même coup cette plénitude de perfection, de dignité, de tenue, qui ont fait de leurs écrits des livres *classiques* en rigueur de définition, c'est-à-dire des livres de *classes*, aliment spirituel de l'homme et de l'enfant, nourriture saine pour tous les âges et substantielle si pleinement ? » (1)

Œuvres sérieuses à préférer au roman.

Le fait que les romanciers même les plus respectueux de leur art ont sacrifié aux traditions du genre et aux préjugés du métier ne peut que nous confirmer dans notre verdict de défiance. Et si l'on veut savoir en peu de mots à quels dangers il s'agit d'échapper, les voici notés en un langage aussi élégant que précis par un maître de la critique :

« Si le roman peint trop en beau la vie, le cœur humain, le jeu des sentiments et des caractères, les joies de la passion partagée, il exalte les imaginations et les âmes; il les transporte dans un monde chimérique déjà caressé et entrevu dans le secret de leurs rêves, et lorsqu'elles retombent de là dans le monde réel, elles ne peuvent plus ni en soutenir les luttes ni en pratiquer les devoirs; elles ont perdu le

(1) François Vincent, *Ames d'aujourd'hui*, pp. 230-231.

goût du positif et du vrai, et elles se sentent rebutées par cette dose d'amertume qui se mêle ici-bas à toutes les affections et même à toutes les joies.

» Si le roman, au contraire, prend la réalité du côté de ses bassesses, de ses laideurs et de ses misères; s'il se plaît à choisir dans la vie, dans l'homme, dans la société, tout ce qui peut nous les montrer sous un jour effroyable ou odieux, sous un aspect difforme ou repoussant, il nous décourage, il nous laisse un fond immense d'abattement et de tristesse : il nous ôte l'envie de combattre pour le bien dans un monde où tout est mal, et pourvu qu'il répande sur ce mal ces prestiges dont le talent n'est jamais avare, il finit par nous passionner pour ces vices, pour ces monstruosités humaines ou sociales qu'il traite en triomphatrices, et auxquelles il livre en pâture toutes les croyances et toutes les vertus.

» S'il prend parti pour le désordre contre le devoir, on sait où il mène. Si, par scrupule ou par caprice, il défend la thèse opposée; s'il s'amuse à poétiser le mariage, le foyer domestique, les travaux de la vie commune; s'il nous y invite au nom d'un intérêt purement humain, d'un bonheur purement romanesque, cette volte-face même ne l'assure pas toujours contre les inconvénients et les dangers inséparables de ses attributions et de sa nature. On l'accuse alors de mettre la poésie là où elle ne peut pas, où elle ne doit pas être; d'ôter au devoir ce caractère d'austérité qui fait sa grandeur et sa force; de préparer de funestes mécomptes aux âmes délicates, sensibles, douillettes, qui, ne trouvant pas dans le devoir et le ménage ce qu'elles y cherchaient, ce que le roman leur avait promis, se débattent avec angoisse contre toutes les aspérités de leur route, contre tous les anneaux de leur chaîne, et finissent par succomber et se perdre en maudissant ce qui les a trompées. » (1)

En attendant que l'on revienne à la tradition classique, il faut traiter les romans pour ce qu'ils sont : ouvrages d'imagination et de passion, ils comportent un double péril d'illusion et de corruption. Ce n'est point là, quoi qu'on dise, l'école de la vie. Apprendre à vivre, c'est apprendre à souffrir, et pour des fins qui donnent à toutes souffrances leur sens et leur prix.

La vie est déjà par elle-même assez prodigue de suggestions périlleuses, sans que nous allions enrichir par des lectures inconsidérées et intempérantes l'arsenal de tentations que recèle notre imagination et que le démon est si habile à exploiter. « Ne confions que des choses pures à notre mémoire, écrivait l'abbé Perreyve ; elle est la compagne de nos heures sérieuses, ne gâtons pas cette compagnie. »

Quiconque s'accommode des libertés de certains auteurs ne se respecte plus lui-même, et s'il n'a déjà sombré dans le désordre, il a au moins perdu certaines délicatesses morales dont l'absence atteste une triste et dangereuse médiocrité.

Le bon goût renforce à cet égard le jugement de la conscience, et l'on appréciera sans doute la sagesse de cette consigne empruntée à un livre qui est sur beaucoup de sujets un guide excellent de l'activité féminine. Des romans, « il ne faut lire que les meilleurs par la forme et par le fond... La lecture des romans ne se justifie qu'autant qu'on peut les considérer comme de véritables chefs-

(1) A. de Pontmartin (*Correspondant*, t. XXXIX, pp. 314-315).

l'œuvre de pensée et de style. Il y a des choses [illegible]sables à la vie ; lorsqu'on ne peut les avoir de la meilleure qualité, on doit se contenter de la moindre. Mais la poésie, les œuvres d'imagination ne font point partie de ces nécessités de la vie et leur [illegible] seule peut être la raison de leur existence. [illegible] ne possèdent point cette perfection, ils sont un mal dans la vie de celui qui leur consacre son temps et son attention. Ils occupent ce temps et ces pensées, qu'on devrait mieux employer » (1). « Le temps donné aux livres insipides, écrit le lieutenant Dupouey, n'est pas, comme on le croit, tellement perdu pour tout le monde, puisqu'il est enlevé aux bons livres. Pour ma part, je crains grandement ces péchés d'omission. » (2)

C'est qu'en effet il y a autre chose à lire que les romans. Nous sommes chrétiens : quelle moisson à cueillir dans les ouvrages qui exposent la doctrine de l'Eglise, qui racontent son histoire, qui exaltent ses saints ! Nous sommes Français : quel trésor que nos annales, notre civilisation, nos grandes époques, nos grands écrivains, nos grands hommes ! Nous sommes les fils d'une province qui apporte sa contribution personnelle à la race, à l'intelligence, à la beauté, à la richesse, à la valeur françaises : quel champ d'exploration aux surprenantes et ravissantes découvertes, et quel miroir pour nous instruire de ce que nous sommes et de que ce nous devons être !

Dangers des romans pour l'intelligence.

Prenons garde seulement que, dans ce domaine de la curiosité savante, il y a aussi les bons et les mauvais guides. Le péril d'intelligence, qui n'est pas absent des romans, est ici le principal. Qui prend un livre se donne un maître. Dans la plupart des cas, c'est en vain que nous prétendons nous défendre de son ascendant et le juger en toute impartialité. L'auteur a écrit pour instruire et pour convaincre, et il a sur le lecteur l'avantage d'une information plus complète, d'une tactique bien étudiée. Il entraîne son adversaire sur un terrain qu'il connaît mieux que lui. Le danger s'aggrave quand le commerce avec un auteur devient habituel ou quand on s'attache à une revue ou à un journal qui représentent un mouvement d'idées ou un parti. Ici les erreurs et les sophismes sont plus redoutables parce que plus fréquents, parce que plus exclusivement dictés par [illegible] Aussi est-ce une première et grande victoire, pour un auteur ou un organe suspects, que d'avoir réussi à se faire lire régulièrement. Pour entraîner l'adhésion, ils peuvent désormais compter beaucoup moins sur la force de leurs arguments que sur la puissance de l'affirmation répétée. La défense contre ces [illegible] même, une réflexion, un contrôle documenté dont peu de gens sont capables : et beaucoup devraient [illegible] la logique a fait moins que la suggestion.

L'action lente, érosive, des lectures imprudentes, est sensible non seulement dans la fréquentation des auteurs délibérément hostiles à la vérité, mais encore dans l'usage des publications soi-disant neutres. La neutralité est à certains égards plus pernicieuse que [illegible] rien que d'habituer les esprits à penser en marge du christianisme, les volontés à se déterminer abstraction faite du commandement divin et de la fin dernière ? Ne sommes-nous pas chrétiens dans la mesure où notre âme trouve dans les choses d'ici-bas le chemin qui mène à Dieu : *itinerarium ad Deum ?* La lecture habituelle des publications neutres, c'est l'atrophie progressive de la conscience et de l'esprit chrétiens.

Evitons donc ce qui est dissolvant pour l'esprit, recherchons ce qui est fortifiant. Les règles de l'Index nous sont une sage direction. Faisons profession de nous y soumettre. On nous plaindra de ne pouvoir lire Voltaire ni Zola. Demandons à l'ironique interpellateur s'il lui arrive de lire Bossuet; et ajoutons que, puisqu'il faut choisir, nous aimons mieux délaisser Voltaire par conscience que dédaigner Bossuet par corruption d'esprit et de cœur.

Au lieu de courir aux nouveautés, aimons les vieux livres, ceux qui ont fait leurs preuves — les livres sérieux, ce qui ne veut pas dire ennuyeux, — les livres qui instruisent en amusant, qui édifient en reposant, non les livres extravagants qui excitent et qui détraquent.

En un mot, choisissons nos livres comme nos amis, en y recherchant une compagnie qui nous élève, qui nous charme et qui nous honore.

HENRI DUTOIT.

(1) [illegible]

(2) Lettre [illegible]

BIBLIOGRAPHIE

Annuaire pontifical catholique pour 1924. — Petit in-8° de 864 pages compactes à 2 colonnes avec 202 gravures. Prix, 18 francs ; port recommandé, 1 fr. 45 pour la France ; union postale, 2 fr. 10. Bonne Presse. (C. C. 1668.)

« Voici la XXVII[e] année de ce recueil unique. La publication est connue, elle est classique ; c'est à elle qu'amis ou ennemis de la religion se réfèrent quand ils veulent s'appuyer sur des documents sérieux. Les plus précieux encouragements qu'ait reçus son directeur — autrefois collaborateur très méritant, puis successeur tout désigné de Mgr Battandier — sont venus du Souverain Pontife. Que contient l'*Annuaire de 1924 ?* D'abord toutes les rubriques des années précédentes, avec une infinité d'informations nouvelles, de notes complémentaires, relatant des faits et des chiffres. Des dispositions nouvelles, indiquées dans les avertissements liminaires, facilitent la consultation et attestent des améliorations réelles. Il y a ensuite plusieurs articles remarquables, parmi lesquels nous citons plus volontiers les Notes sur le calendrier général et une longue monographie du diocèse de la Martinique. La liste des correspondants et collaborateurs de tous pays et de toutes langues, liste qui s'allonge chaque année, offre au lecteur les plus sérieuses garanties d'exactitude. Ce 27[e] volume est donc digne des précédents ; on peut même dire qu'il l'emporte sur la plupart et marque un sérieux progrès. » (*Croix*, 8. 2. 24.)

Renouveau Paroissial et National de 1914 à 1920, par l'abbé DELABROYE. — Un vol. in-8° écu. Prix, 12 francs. De Gigord, Paris, 1922.

« Sous des noms de fantaisie, l'auteur expose le magnifique renouveau qui s'est produit pendant la guerre et depuis la guerre dans une importante paroisse rurale de Picardie. Il élargit son cadre et présente brièvement un tableau de tout ce qu'il y a eu d'essentiel dans le renouveau intellectuel en France. Il n'hésite pas à indiquer les [illegible] sociales dont nous avons souffert et les remèdes qui lui paraissent nécessaires. Ce qu'il cherche, c'est ce qu'il compte, c'est-à-dire « le travail des âmes et le travail des [illegible] courir de manière à convaincre et à rassurer ceux qui, tel M. Gueschard, hésitent encore ou manquent trop de [illegible] — R. J. [illegible]

Spiritisme et métapsychisme

Le contrôle scientifique des médiums

Les expériences de la Sorbonne en 1922 et 1923

Le spiritisme.

Le spiritisme se présente comme un système philosophique, voire religieux, ambitieux de résoudre à sa manière quelques-uns des problèmes des origines des choses et de la destinée humaine. Ses adeptes professent la survivance de la personne humaine après la dissolution de la vie organique, en quoi ils se rencontrent avec la philosophie chrétienne ; mais ils s'en séparent sur un point essentiel, en prétendant que les « esprits désincarnés » gardent le pouvoir de communiquer avec les hommes vivants par un mode parfaitement naturel, quoique rare, par intervention de certains individus, appelés médiums, qu'on nous représente comme doués de facultés exceptionnelles. Les médiums seraient des intermédiaires entre le monde des morts et le monde des vivants. Les *phénomènes* produits par eux prennent donc, aux yeux des spirites, la valeur d'une démonstration expérimentale de la survie.

La métapsychique.

A côté du spiritisme doctrinal et philosophique, il s'est créé des groupes de « psychistes » et « métapsychistes » à tendances positivistes : ceux-ci se désintéressant, du moins provisoirement, de toutes questions métaphysiques concernant l'âme, l'esprit, la personne humaine, la destinée humaine après la mort, n'aperçoivent dans les « phénomènes » des médiums qu'un objet d'études physiques, ou physiologiques, ou psychologiques, particulièrement curieuses.

En fait, l'étiquette métapsychique n'est souvent qu'un trompe-l'œil ; en grattant, on retrouve la marque spirite.

Ainsi en est-il pour l'Institut métapsychique international, établi à Paris dans un somptueux hôtel (1) et dirigé par le docteur Gustave Geley. Cet établissement a été fondé, peu de temps après la guerre, par M. Jean Meyer, riche commerçant de la région de Béziers, qui est un spirite convaincu et militant, directeur de la *Revue spirite* et patron de l'Union spirite française ; dans la composition du Comité qui préside aux destinées de l'Institut, à côté des noms moins significatifs de MM. A. de Gramont (décédé) et Ch. Richet, qui ont répudié le spiritisme, des noms du Dr Calmette et de M. J. Teissier, on trouve ceux de six personnages qui sont parmi les spirites les plus avoués : MM. Santoliquido, Gabriel Delanne, directeur de la *Revue du spiritisme*, Camille Flammarion (1), Jules Roche (décédé), E. Bozzano et Sir Oliver Lodge (décédé).

D'ailleurs, l'Institut métapsychique s'est lui-même présenté durant plusieurs années comme fondé « pour fournir des preuves scientifiques de la survie ».

Par l'intermédiaire de Jules Roche et sur le rapport d'un autre M. Meyer, conseiller d'Etat, ledit Institut a obtenu, par décret du 23 avril 1919, la reconnaissance d'utilité publique (2).

Allons-nous rencontrer un métapsychiste pur et authentique dans la personne du Dr Richet ? Il mérite en tout cas, à plusieurs titres, qu'on lui fasse une place à part.

Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Académie des sciences, auteur de travaux et de découvertes importantes dans le domaine de la physiologie (3), il était, vis-à-vis des phénomènes des médiums, primitivement sceptique ; mais s'étant laissé intéresser comme savant à leur étude, il acquit la conviction que certains de ces phénomènes, quoique inexpliqués et actuellement inexplicables, sont authentiques. Sa conviction personnelle, il prétend la communiquer aux autres, ayant écrit dans ce

(1) Adresse : 89, avenue Niel.

(1) L'astronome et écrivain, directeur de l'observatoire de Juvisy, fondateur, en 1887, de la Société astronomique de France. — Dernièrement, à une des séances de cette Société, le 7 novembre 1923, il rappelait la part prise par A. de Gramont et par lui-même à la fondation de l'Institut métapsychique international : l'adresse ironique qu'il envoie aux hommes de science se comprend mieux quand on sait que la veille avait débuté la deuxième série d'expériences de contrôle de la Sorbonne, relative au médium Guzik.

« Notre Société, dit Flammarion, vient de perdre, il y a huit jours, l'un de ses membres les plus éminents et les meilleurs, mon très cher ami le comte Armand de Gramont, mort prématurément, à l'âge de 62 ans, en son château de la Bizelière (Maine-et-Loire), le 30 octobre dernier. Le comte de Gramont était un de nos savants français les plus distingués, membre de l'Académie des sciences depuis 1913, esprit ouvert à toutes les recherches, jugement sûr, cœur dévoué. La science lui doit, entre autres, la classification des spectres stellaires, désormais adoptée. Ses travaux en spectroscopie font autorité. Il était membre de notre Conseil, vice-président de l'Institut métapsychique, que nous avons fondé ensemble, avec son collègue de l'Académie le professeur Richet, sur l'initiative généreuse de notre membre fondateur, M. Jean Meyer. Comme tous les hommes de science qui ont pu prendre le temps d'étudier complètement cet intéressant problème, il était convaincu de la réalité des phénomènes métapsychiques, et souriait avec indulgence des dénégateurs. » (*Bulletin de la Société astronomique de France*, 37e année, décembre 1923, p. 482.)

(2) P. Heuzé, *L'Ectoplasme*, p. 44, et l'*Opinion*, 6 juillet 1923.

(3) Il a découvert l'*anaphylaxie*, qui est l'inverse de l'immunité. On sait que, dans certaines conditions, une première atteinte d'une maladie confère l'immunité vis-à-vis des atteintes ultérieures : l'organisme est devenu réfractaire. A l'inverse, il arrive qu'une première atteinte même très bénigne, d'une maladie, sensibilise le sujet, de sorte qu'à une seconde atteinte, très légère par elle-même et qui serait sans danger pour un organisme normal, le sujet anaphylactisé réagit par des accidents immédiatement graves, voire mortels. Depuis que Richet a systématisé les observations de ce genre et les a désignées par un nom spécial, l'anaphylaxie a été le point de départ de beaucoup d'autres travaux fort intéressants en physiologie et qui ont des conséquences pratiques en médecine et en chirurgie.

tout un important ouvrage, qui en est à sa deuxième édition (1).

Toutefois, malgré l'énorme entassement de faits, de récits, de rapports, de discussions, malgré les photographies de « phénomènes » qui illustrent le texte, le lecteur achevant la lecture de ces 800 pages se demande d'où vient à l'auteur sa belle assurance à affirmer l'authenticité de tels ou tels phénomènes. Mille observations laissant chacune une minime place au doute ne valent pas une bonne observation parfaitement contrôlée.

L'intervention de magistrale allure que le savant professeur s'est permise sur le terrain de la métapsychique n'a pas eu l'heur de plaire aux spirites (1) ; cependant, c'est d'ailleurs que lui sont venues les critiques les plus sérieuses : de ceux qui se placent sur le terrain scientifique, qu'il avait choisi comme le sien.

Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure.

En effet, les conclusions essentielles auxquelles croit aboutir M. Richet sont mises en question par des expériences scientifiques de contrôle qui ont été effectuées par plusieurs de ses collègues professeurs de l'Université de Paris et par un professeur du Collège de France.

LES EXPÉRIENCES DE LA SORBONNE

Deux séries d'expériences scientifiques de contrôle ont été entreprises et menées à bien, dans les locaux de la Sorbonne : l'une en 1922, du 20 mars au 23 juin, portant sur le médium Eva ; l'autre en 1923, du 6 novembre au 3 décembre, portant sur le médium Guzik ; l'une et l'autre à l'instigation de M. Paul Heuzé.

M. Paul Heuzé est rédacteur à la revue *l'Opinion*. Ayant, au cours de 1921, mené, sans aucun jugement préconçu, une enquête sur l'état présent des sciences psychiques (2), il n'avait abouti qu'à dresser sur l'authenticité des « phénomènes » un vaste point d'interrogation ; désireux pourtant d'apporter aux spirites et métapsychistes la démonstration irréfutable de cette authenticité, il songea à se faire « l'agent de liaison » entre des médiums remarquables et choisis, qui accepteraient d'opérer sous un contrôle scientifique, et un jury de savants judicieux et réputés, parfaitement désintéressés vis-à-vis des questions du spiritisme et de la métapsychique.

I. — Les expériences de la Sorbonne de 1922, avec le médium Eva.

Le jury scientifique.

En vue de constituer un jury scientifique, M. Paul Heuzé pressentit, dès le 16 novembre 1921, M. le Dr Henri Piéron, professeur de psychologie physiologique à l'Institut de physiologie de l'Université de Paris, directeur du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne ; ce savant est connu notamment par son étude sur la *Physiologie du sommeil* et par la critique qu'il fit jadis des rayons N (3).

---

(1) Charles Richet, *Traité de métapsychique*. Un volume de II-816 pages avec illustrations dans le texte et hors texte, Paris, 1922. — Une deuxième édition refondue a paru en 1923 : un volume de X-848 pages. — C'est M. Richet qui est le créateur du terme : *la métapsychique* ; il l'a proposé en 1905, dans son adresse présidentielle à la *Society for psychical researchs* de Londres, en place des termes de *supranormal*, *surnaturel*, *occulte*, qui étaient jusqu'alors employés (*Traité*, p. 2). — Voici la définition qu'il donne : « Ce qui caractérise le fait métapsychique, quel qu'il soit, c'est qu'il semble dû à une intelligence inconnue (humaine ou non humaine). » — Au même endroit, il divise la métapsychique en *objective* et *subjective*. « La métapsychique subjective étudie les phénomènes qui sont exclusivement *intellectuels* [...]. Tout se passe comme si nous avions une faculté mystérieuse de connaissance, une *lucidité* que notre classique physiologie des sensations ne peut encore expliquer [...]. Au contraire, la métapsychique objective traite de certains phénomènes matériels que la mécanique ordinaire n'explique pas : mouvements d'objets sans contact, maisons hantées, fantômes, matérialisations photographiables, sonorités, lumières, toutes réalités tangibles, accessibles à nos sens. »

Généralement, la position que M. Richet prend vis-à-vis du spiritisme est franchement hostile ; ne va-t-il pas jusqu'à écrire (*Traité*, 2e édition, p. 14) : « La religion spirite est l'ennemie de la science » ? Mais par moment, ainsi qu'on le verra par la suite, il a pris le langage et l'attitude des spirites les plus convaincus. — Dans l'avant-propos de son *Traité*, il délimite dans les termes suivants sa position habituelle : « Ceux qui espèrent trouver dans ce livre des considérations nuageuses sur les destinées de l'homme, sur la magie, sur la théosophie, seront déçus. J'ai voulu tenter d'écrire un livre de science, non de rêve. Je me suis donc contenté d'exposer les faits et de discuter leur réalité, non seulement sans prétendre à une théorie, mais même en mentionnant à peine les théories ; car celles qu'on a jusqu'ici proposées, en métapsychique, me paraissent d'une fragilité effarante. Qu'une théorie passable puisse quelque jour être présentée, c'est possible, presque probable. Mais l'heure n'est pas venue encore, puisqu'on conteste les faits sur lesquels aurait à s'édifier une théorie quelconque. Il faut donc d'abord établir les faits, les présenter dans leur ensemble et dans leur détail, pour en approfondir les conditions. C'est notre devoir préalable : c'est même notre seul devoir. La tâche est d'ailleurs lourde. En effet, comme il s'agit de phénomènes peu habituels, le public et les savants ont pris le parti de les nier, tout simplement, sans examen. Cependant, ces faits existent : ils sont nombreux, authentiques, éclatants. On en trouvera dans le cours de cet ouvrage des exemples si abondants, si précis, si démonstratifs, que je ne vois pas comment un savant de bonne foi, s'il consent à l'examen, oserait les révoquer tous en doute. — On peut résumer en trois mots les trois phénomènes fondamentaux qui constituent cette science nouvelle.

» 1° La *cryptesthésie* (*lucidité* des auteurs anciens) ; c'est-à-dire une faculté de connaissance qui est différente des facultés de connaissance sensorielles normales ;

» 2° La *télékinésie* ; c'est-à-dire une action mécanique différente des forces mécaniques connues, qui s'exerce sans contact, à distance, dans des conditions déterminées, sur des objets ou des personnes ;

» 3° L'*ectoplasmie* (*matérialisation* des auteurs anciens) : c'est-à-dire la formation d'objets divers qui, le plus souvent, semblent sortir du corps humain et prennent l'apparence d'une réalité matérielle (vêtements, voiles, corps vivants). »

(1) *Traité de métapsychique*, préface de la seconde édition, p. 8 : « Par les spirites, mon *Traité de métapsychique* a été accueilli avec grande froideur, et je comprends leur état d'âme. Au lieu d'accepter leur théorie naïve et fragile, j'ai proposé d'attendre, pour constituer une théorie défendable quelconque, que les faits fussent classés, codifiés, repérés, suivant les exigences précises de la méthode expérimentale. Au contraire, les spirites croient avoir, d'ores et déjà, une explication adéquate à tous les phénomènes. J'ai dit que leur explication était hypothétique, mais je n'ai pas hésité à reconnaître que dans certains cas rares l'hypothèse spirite, simpliste, paraît préférable. Je crois bien que ce n'est qu'une apparence. Pourtant, l'apparence y est. Si les spirites étaient équitables, ils reconnaîtraient que ma tentative de faire rentrer dans l'ordre des faits scientifiques tous les phénomènes qui sont à la base de leur foi, mérite vraiment quelque indulgence. »

(2) *Opinion*, 6 août-8 octobre 1921.

(3) C'est une fameuse leçon de prudence qui ressort pour tous de cette malheureuse aventure des rayons N. Cette lettre est l'initiale de Nancy. En 1903, un professeur de l'Université de cette ville, incontestablement exercé aux recherches expérimentales de physique, annonça la découverte de radiations nouvelles, apparentées aux rayons X,

M. Piéron, ayant accepté pour son compte les propositions de M. Heuzé, se chargea d'obtenir le concours de deux de ses collègues : M. Georges Dumas, professeur de psychologie expérimentale et pathologique à l'Institut de psychologie de l'Université de Paris, chef du laboratoire de psychologie à la clinique des maladies mentales à l'asile Sainte-Anne ; M. Louis Lapicque, professeur de physiologie à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris, directeur du laboratoire de physiologie générale à la Sorbonne. On verra que le professeur Lapicque se fit suppléer parfois par son assistant, le Dr Henri Laugier, chef des travaux de physiologie à la Sorbonne.

Le médium Eva (Marthe Béraud).

Entre temps, M. P. Heuzé s'abouchait avec Mme Bisson, qui est, depuis février 1909, la *protectrice* du médium Eva, et obtenait que ce médium voulût se soumettre au contrôle des savants de la Sorbonne.

Que le choix de ce médium fût spécialement intéressant, on va en juger par les éléments historiques qui suivent.

Eva (Mlle Eva Carrière, de son vrai nom Marthe Béraud) est depuis des années en France le principal médium à matérialisations. Sa carrière de médium, déjà longue, fut inaugurée en 1902 à Alger, à la villa Carmen. C'est une histoire instructive.

1902-1905 : Les matérialisations de la villa Carmen, à Alger.

La propriétaire de la villa, Mme Carmencita Noël, femme du général Noël, était une spirite convaincue ; depuis qu'en 1894 elle avait commencé, avec le général Noël, alors commandant d'artillerie à Tarbes, à assister à des séances de tables tournantes, elle croyait être en relation avec l'esprit de Bien-Boâ, prêtre hindou ayant vécu à Golconde trois siècles plus tôt. Durant plus de dix ans, Bien-Boâ ne cessa de se manifester ; progressivement, on aboutit non plus seulement à des réponses données conventionnellement par la table, mais aussi à des *matérialisations*, où le personnage de Bien-Boâ était figuré corporellement d'une manière de plus en plus parfaite (1).

De ces séances spirites de la villa Carmen, qui se succédèrent nombreuses durant les années 1902 et suivantes, le général et la générale Noël adressaient régulièrement les comptes rendus à la *Revue scientifique et morale du spiritisme*.

Avec Marthe Béraud et même avant elle, de nombreux médiums fréquentèrent la villa Carmen ; Marthe n'était qu'une fillette de 16 ans quand elle reçut l'initiation spirite dans ce milieu spécial. Elle atteignit la célébrité lorsque le Dr Ch. Richet, répondant aux invitations du général Noël, vint assister aux expériences de la villa Carmen, en 1904 d'abord, pour des séances d'essai, puis en août et septembre 1905, en compagnie de G. Delanne, directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*. Alors les manifestations de Bien-Boâ devinrent plus brillantes que jamais (1).

Pour finir cette série de séances, le fantôme Bien-Boâ pria M. Ch. Richet de rester à Alger quelques jours encore, promettant de lui montrer un autre personnage que le savant professeur désirait beaucoup contempler : la matérialisation d'une princesse égyptienne, Phygia, ancienne prêtresse du temple d'Héliopolis, avec qui M. Richet se trouvait être déjà en communication par l'intermédiaire de son médium ordinaire, une Anglaise, Mme Finck : Phygia se montra deux jours de suite ; ce fut, dit M. Richet, « une matérialisation tout à fait précise » (2).

---

mais jouissant de propriétés encore plus étranges et même paradoxales ; avec l'aide de quelques autres physiciens, il en poursuivit l'étude en des mémoires qu'il communiquait régulièrement à l'Académie des sciences (*Rayons N*, recueil des communications faites à l'Académie des sciences, par R. Blondlot, correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Nancy, Paris, 1904)... jusqu'à ce qu'en 1906 quelques savants venus sur place contrôler ces résultats reconnurent que ces rayons N étaient inexistants, que leur auteur avait été victime d'une hallucination prolongée. (Rapport de MM. A. Cotton et C. Raveau à la Société française de physique, séance du 2 mars 1906.)

(1) Récit du général Noël, paru dans les *Nouvelles d'Alger* du 2 décembre 1905 ; — Cf. P. Heuzé, *L'Ectoplasme*, p. 243.

(1) Laissons parler là-dessus le Dr Richet. Voici ce qu'il en dit encore en 1923 dans son *Traité de métapsychique*, 2e édition, p. 657 : « Le médium était Marthe Béraud, fille d'un officier supérieur, fiancée au fils du général lequel était mort au Congo avant le mariage. C'était une jeune fille de petite taille, brune, aux yeux vifs, aux cheveux plutôt courts, très intelligente et très vive [...]. La chambre où se passaient les expériences est dans un petit pavillon isolé, au-dessus d'une écurie, au-dessous d'un grenier [...]. Au fond de la pièce, deux rideaux tendus isolaient du reste de la chambre une sorte de cabinet complètement sombre, de forme triangulaire [...]. La lumière était donnée par une lampe rouge, comme celle qu'on emploie pour le développement des photographies. Il y avait dans le cabinet une chaise, minutieusement inspectée, pour Marthe, et une autre pour la négresse Aïscha [...]. Marthe n'était ni liée ni tenue par les mains [...]. Après une période de temps variable, quelquefois immédiatement, quelquefois après une heure ou même deux heures, les rideaux s'entr'ouvraient, et on pouvait voir Marthe et Aïscha, assises chacune sur une chaise, et paraissant profondément endormies [...]. Les matérialisations qui se produisirent furent très parfaites, très complètes. Le fantôme de Bien-Boâ apparut plusieurs fois, cinq ou six fois, et cela dans des conditions absolument satisfaisantes, en ce sens qu'on ne pouvait supposer que c'était Marthe, affublée d'un casque et d'un drap. Il eût fallu à Marthe non seulement apporter, mais encore remporter ce casque, ce drap, ce burnous. Et puis, dans maintes circonstances, nous avons vu simultanément Marthe et le fantôme. Quant à prétendre que c'était un mannequin, l'hypothèse est plus absurde encore. Ce fantôme allait, marchait, remuait ; on distinguait ses yeux qui regardaient lentement autour de lui ; on voyait, quand il essayait de parler, ses lèvres qui s'agitaient. »

Une autre matérialisation de Bien-Boâ, d'un genre différent, que M. Richet aurait également constatée au cours de cette même série de séances, est rapportée par lui en ces termes (*Traité*, 2e édition, p. 660) : « Après une assez longue attente, je vois, tout près de moi, devant le rideau, sans que le rideau ait bougé, comme une vapeur blanche, à peine à 40 centimètres de moi. C'est comme un voile blanc, un mouchoir sur le sol. Cette blancheur s'élève, s'arrondit. Bientôt, c'est une tête qui est à ras du sol ; elle s'élève plus encore, grandit et devient comme une forme humaine, un homme de petite taille, vêtu d'un turban et d'un manteau blanc, avec une barbe, qui va en claudicant légèrement, de ma droite à ma gauche devant le rideau ; et qui alors, arrivé auprès du général, s'affaisse brusquement sur le sol, avec un son de *clac, clac* (comme un bruit de squelette qui tomberait brusquement), s'aplatissant devant le rideau. Trois ou quatre minutes après (mais cette fois plus près du général, et non près de moi), la forme reparaît, s'élevant du sol en droite ligne, *naissant* du sol pour ainsi dire, et rentrant ensuite dans le sol avec le même bruit de *clac, clac*. »

(2) *Traité*, 2e éd., p. 662. — Il faut savoir, pour juger de la valeur de cette apparition, que Mme Finck accompagnait à Alger le Dr Richet. A cette séance mémorable assistaient le général Noël et sa femme, le Dr Richet, Mme Finck, puis les trois demoiselles Béraud (c'est-à-dire Marthe et ses deux sœurs plus jeunes), et enfin la négresse Aïschá. Mlle Marthe et la négresse servaient de médium et se tenaient derrière le rideau. Voici le récit de ces deux séances, tel qu'il est fait en 1922 et 1923 par M. Richet (*Traité*, 2e édition, p. 663) : « La veille du jour où je devais, après un long séjour, repartir d'Alger, Bien-Boâ

Malheureusement, la lecture de ces comptes rendus [illegible] séances fait invinciblement penser à de vulgaires supercheries opérées par Marthe et les autres médiums de la villa.

Il semble bien que Marthe n'a fait, à l'origine, [illegible] se prêter par complaisance aux manies maladives [illegible] la générale Noël. Personne, dans l'entourage de [illegible] générale, ne considérait les séances autrement [illegible] comme un amusement. La jeune Marthe Béraud, [illegible]rlant à des personnes amies et à des connaissances, [illegible] convint elle-même à l'époque, donnant, comme [illegible]ison du rôle qu'elle jouait dans la mystification, [illegible] nécessité d'évincer autant que possible les domes[illegible]ques : « La générale, disait Marthe, est une pauvre [illegible]raquée à qui il faut absolument son fantôme. [illegible]uand Bien-Boâ ne se montre pas, elle est malade, [illegible]le ne mange plus, elle se « morphinise » à haute [illegible]se. D'autre part, avec des domestiques ou des mé[illegible]iums salariés, il y a eu des scènes de chantage. [illegible]ans ces conditions, il vaut bien mieux que j'opère [illegible]oi-même, n'est-il pas vrai ? » (1)

[illegible]rlant par la voix de Marthe, essayant de me retenir, me [illegible]t : « *Reste ! Tu verras celle que tu désires.* » On comprend que je suis resté. Or, le lendemain, très peu de [illegible]mps, presque tout de suite, après que le rideau fut [illegible]rmé, le rideau se rouvre, et, dans l'entre-bâillement des [illegible]eux côtés, apparut une figure de jeune femme, extrêmement jolie, ou plutôt belle, avec un sorte de ruban [illegible]ré, de diadème recouvrant ses cheveux blonds et le haut [illegible]e la tête. Elle riait de bon cœur, presque aux éclats, pour [illegible]insi dire, et semblait s'amuser énormément ; je crois voir [illegible]ncore son rire et ses dents éblouissantes. Elle apparut [illegible]insi deux ou trois fois, montrant sa tête, puis la cachant. [illegible]solument comme font les enfants qui jouent à cache-[illegible]che. Soudain, elle ne voulut pas reparaître. Alors, le [illegible]énéral me dit : « *Mettez la main derrière le rideau et [illegible]s toucherez ses cheveux* », ce que je fis ; alors le [illegible]énéral ajouta : « *Ils sont doux comme de la soie, n'est-ce [illegible] ?* » — « *Pardon, mon général*, repris-je, *ils res[illegible]blent plutôt à du crin.* » C'était la sensation, en effet, [illegible] m'avaient donnée les prétendus cheveux. Aussitôt, je [illegible]çus une petite tape sur le dos de la main. Le crin se retira, et une voix derrière le rideau me dit : « *Apporte [illegible]ain des ciseaux.* » J'apportai le lendemain des ciseaux. [illegible] reine égyptienne revint, ne me montra guère que le [illegible]ut de sa tête, une chevelure très blonde, très longue, [illegible] abondante. Sa grande préoccupation était de savoir [illegible] j'avais apporté des ciseaux. Je pris alors à pleine mains [illegible] mal la figure, qu'elle tenait à cacher derrière le [illegible]u. Au moment où je voulais en couper une longue [illegible] assez haut, voici qu'une main à travers le rideau [illegible] fortement ma main, de sorte que je n'eus que [illegible]mité des cheveux, 16 centimètres environ. Et comme [illegible] voix basse : « Vite !... vite !... », puis elle disparut. (J'ai [illegible]servé cette mèche de cheveux, fins, soyeux, non teints, [illegible] l'analyse microscopique a montré être des cheveux [illegible]tables. Il paraît qu'une perruque semblable coûterait [illegible] millier de francs. Marthe est très brune et a les che[illegible]x courts.) »

[illegible] les *Nouvelles d'Alger*, d'autres plus récents, sont [illegible] [illegible]ans ces apparitions : le casque de Bien-Boâ, c'était la [illegible] [illegible]tourait cette coiffure d'un foulard doré. Marthe s'affu[illegible]t d'un morceau d'étoffe blanche sur la tête et autour du corps pour faire le fantôme : M. Heuzé a pu mettre [illegible] ; *L'Ectoplasme*, documents photographiques) telle photographie, qui fut prise inopinément au magnésium à la [illegible]

Marthe ou par le cocher Areski, on affublait par exemple une tête de loup pour en faire un mannequin : c'est vraisemblablement les crins de cette tête de loup que l'on fit toucher à M. Richet, le jour où, pour la première fois, apparut dans l'entre-bâillement des rideaux Phygia, la prêtresse égyptienne.

A noter que ce même jour l'anglaise Mme Finck, au lieu de rester comme simple assistante dans la salle à côté de M. Richet, pénétra derrière les rideaux, ayant été, dit-elle, appelée dans le cabinet par Bien-Boâ, qui lui demanda d'y rester : c'est elle-même qui, en propres termes, le raconta et le publia en cette année 1905, dans un article des *Annales des sciences psychiques*, p. 726, sous la signature de Mlle X. (cf. *L'Ectoplasme*, pp. 26-27) ; rien d'étonnant donc que les assistants aient vu bientôt une main blanche de femme agiter les rideaux et faire signe au professeur Richet d'approcher ; que celui-ci, qui put toucher et examiner cette main potelée, n'y ait rien reconnu qui ressemblât à la main de Marthe Béraud, laquelle était mince et osseuse ; on comprend également assez bien pourquoi la prêtresse égyptienne « riait de bon cœur, presque aux éclats pour ainsi dire, et semblait s'amuser énormément ».

A un avocat d'Alger, Me Marsault, qui fut invité aux séances de la villa, Marthe ne cacha point que toutes les apparitions n'étaient qu'un amusement d'elle et de ses sœurs, que Bien-Boâ n'était qu'une mystification : déclaration que l'avocat publia en 1906. (Lettre ouverte de Me Marsault à Mme la générale Noël, dans les *Nouvelles d'Alger*, 17 mars 1906. Cf. *L'Ectoplasme*, p. 61.) Sur quoi M. Richet, qui continue en 1922-1923 de soutenir qu'il n'a pas été mystifié (*Traité*, 2e éd., p. 658, en note), nous livre cet argument troublant : « Marthe aurait fait de soi-disant aveux de fraude à un avocat d'Alger qui a pris un pseudonyme. Mais si le dire de cet anonyme [*sic*] est vrai, on sait le cas qu'il faut faire de ces révélations [celles des médiums], lesquelles révèlent surtout l'instabilité mentale des médiums. »

Après 1905 : Marthe, sous le nom d'Eva, se spécialise comme médium à ectoplasmies.

Quelque jugement qu'il faille porter sur la série d'expériences de la villa Carmen, de 1902 à 1905, qui révéla à Marthe Béraud ses facultés de médium, nous constatons que celle-ci, abandonnant son nom déjà fameux, peut-être trop fameux, pour les pseudonymes de Rose Dupont, puis d'Eva Carrière, a poursuivi brillamment dans la même voie, jusqu'à devenir en France le principal médium à matérialisations ou ectoplasmies.

A ce titre, elle a souvent servi de sujet d'expériences : en France, d'abord, à M. Ch. Richet, déjà nommé (en septembre, octobre, novembre 1906), puis à Mme Juliette Alexandre-Bisson, qui s'est fait sa protectrice depuis 1909 ; en Allemagne, à Munich, à M. A. von Schrenck-Notzing depuis 1910 ; les uns et les autres ont publié ces expériences (1).

Rappelons que les *matérialisations* spirites (appelées *ectoplasmies* par M. Richet et *téléplasmies* par d'autres, les métapsychistes de Norvège) consistent, d'après la définition de M. Richet, dans « la formation d'objets divers qui, le plus souvent, semblent sortir du corps humain et prennent l'apparence d'une réalité matérielle (vêtements, voiles, corps vivants) ».

Les phénomènes de matérialisation produits par

---

(1) *Les phénomènes dits de matérialisation*, par Juliette Alexandre-Bisson, avec préface de J. Maxwell. In-8, [illegible] *Materialisationsphaenomene*, A. von Schrenck-Notzing. E. Reinhardt, München, 1914. — Cet ouvrage a été traduit en anglais en 1919.

Quant à M. Richet, il n'avait pas osé publier à l'époque ses notes d'expériences de 1906 sur les ectoplasmies de Marthe ; mais, encouragé par les résultats obtenus par M[illegible] presque textuellement, en les accompagnant de croquis, dans son *Traité de métapsychique*, 1re édition, pp. 656-667 ; 2e édition, pp. 664-681.

Eva Carrière sont remarquables, au dire de M. Richet. « Essentiellement, ils consistent en une sorte d'émanation lumineuse, plastique, qui, le plus souvent, sort de la bouche du médium [...] ; quelquefois de sa poitrine ; quelquefois de ses aisselles. C'est une substance blanchâtre, rampant comme un être vivant, à prolongements protoplasmiques, humides, glacés, qui, sous les yeux des assistants, se transforment en une main, des doigts, une tête, parfois une forme tout entière. »

Les expériences d'Eva avaient lieu, comme toujours, sous un éclairement très faible, et sans que les assistants fussent autorisés à palper cette matière, si ce n'est quand le médium y consentait ou les y invitait ; toutefois, Mme Bisson et M. Schrenck-Notzing ont pu prendre des photographies à l'éclair de magnésium (1).

Toutefois, la plus abracadabrante ectoplasmie faite par le médium Eva eut lieu, nous dit-on, en plein jour. M. Richet, qui n'y assistait point, y donne créance (2) :

(1) A titre d'exemple, citons la séance du 15 avril 1912 à Paris, en présence de M. C. de Vesme et M. P. Bisson (*Traité de métapsychique*, 2e éd., p. 666) : « Les manifestations commencent immédiatement. On peut voir de la substance blanche sur le cou du médium : puis une tête se forme, se promène de gauche à droite, et se pose au-dessus de la tête du médium. On photographie. Après l'éclair du magnésium, la tête reparaît à côté de la tête d'Eva, à 40 centimètres à peu près. Elle est reliée à Eva par un long paquet de substance blanche. Elle a l'apparence d'une tête d'homme, et semble animée de mouvements de haut en bas qui paraissent être des salutations. On compte une vingtaine d'apparitions de la même tête, qui s'avance, recule au fond du cabinet, et disparaît. Une tête de femme se montre alors à droite, se présente près des rideaux et recule à l'intérieur du cabinet. Elle revient à plusieurs reprises et disparaît. »

La discussion que M. Richet institue (2e éd., p. 667), pour démontrer que ces ectoplasmies sont des phénomènes authentiques, engendre plutôt un malaise chez le lecteur qui n'est pas d'avance un métapsychiste convaincu. « Il est à remarquer, dit-il, que ces figures (ainsi que beaucoup d'autres), telles qu'elles ont été photographiées, n'ont pas de relief. Elles semblent des dessins, des images, et — ce qui est plus singulier encore — on distingue comme les plis du papier de l'image. C'est tout à fait comme si un dessin quelconque avait été plié trois ou quatre fois, et déplié ensuite pour être photographié, de sorte qu'il s'agit de matérialisations *plates*, ou, si l'on veut encore, de dessins matérialisés. Ces plicatures d'images sans relief ont donné la présomption *énorme* de la fraude. Mais il faudrait alors supposer une extrême bêtise d'Eva, puisqu'elle savait qu'on prendrait les clichés de ces images. Comment, à côté de son extraordinaire habileté, aurait-elle été assez maladroite pour faire photographier des images semblables ? [...]

» Le fait qu'il y a apparition de dessins et non de formes en relief n'est nullement une preuve de supercherie. En effet, on s'imagine bien à tort qu'une matérialisation est nécessairement analogue à un corps humain et qu'elle possède trois dimensions. Loin de là. Rien ne prouve que le processus de matérialisation ne soit pas précisément, après la période de nuage, de brouillard, une période de linéaments, grossiers, rudimentaires, à laquelle succédera une période de développement complet. Les expansions gélatineuses, à demi lumineuses, humides, qui sortent de la bouche de Marthe-Eva, sont des formations embryonnaires, qui *tendent à l'organisation sans y parvenir tout de suite* [...]. Schrenck a examiné au microscope des résidus de cette matière amorphe, et n'y a trouvé que des débris épithéliaux, des formes bactériennes, et une quantité notable de graisse. Dans certains cas, ç'a été un tissu d'apparence végétale ; dans d'autres cas, on a vu comme un filament de coton entouré d'une substance granuleuse non déterminée. »

(2) *Traité de métapsychique*, 2e édition, pp. 681-682. Ce récit ne se lit point dans la 1re édition, bien qu'elle soit datée de 1922.

« Au Congrès de Copenhague (1), Mme Biss a apporté des faits extraordinaires qu'il faut bi admettre, à cause de la précision que Mme Biss met à ses expérimentations, mais qui sont d'u invraisemblance folle. L'expérience eut lieu en ple jour, devant six personnes (25 mai 1921). L'ect plasme (que Mme Bisson appelle *la substance*) transforma en une femme nue, admirablement m delée, paraissant vivante, faisant des mouvemen gymnastiques. Ses dimensions changeaient rapid ment. Eva la prit et la mit sur les mains Mme Bisson et elle resta là pendant dix seconde ce qui permit aux assistants de constater qu'elle éta comme un être vivant. Tout commentaire est inutil Le fait, bien constaté, à moins qu'on ne suppo quelque collective hallucination des assistants (! est assez extraordinaire en soi pour qu'on n'en affa blisse pas l'autorité par de vaines spéculations. »

Eva à la Sorbonne, 20 mars-23 juin 1922.

Ainsi, par les facultés qu'elle possède ou que moins les spirites et métapsychistes lui attribuen Mlle Marthe Béraud, dite Eva Carrière, se présenta bien comme l'un des médiums à choisir en premi lieu pour les expériences scientifiques de contrôle la Sorbonne. M. Paul Heuzé obtint de Mme Juliet Alexandre-Bisson, qui s'est faite depuis 1909 mentor d'Eva, qu'elle voulût bien accepter de so mettre son médium au contrôle des savants professeur

Les expériences commencèrent le 20 mars 19 au laboratoire de physiologie de la Sorbonne, qu dirige M. le professeur Louis Lapicque. Bien qu'apr la quinzième séance, celle du 23 juin 1922, une no velle séance eût été décidée pour le 30 juin, cet séance n'eut pas lieu, « en raison d'une indispositio de Mme Bisson », et la série s'arrêta là inopinémen Mme Bisson ayant déclaré le samedi 1er juillet qu'el devait quitter Paris le mardi 4.

N'assistaient aux séances, aux côtés du médium que Mme Bisson et les savants chargés du contrôl au nombre de un, deux ou trois, suivant l séances (2).

(1) *Revue métapsychique*, 1921, p. 364. — Ce Congr des recherches psychiques s'est tenu du 26 août a 2 septembre 1921.

(2) Avis avait été donné à la presse (*Opinion*, same 13 mai 1923), qu'avant le rapport officiel tout renseign ment prématuré concernant les résultats des séances de Sorbonne devait être considéré comme nul et non aven Malgré cet avis, le plus grand journal américain, *New-York Herald*, consacrait, le 4 juin 1922, au cou même des séances, deux grandes pages « aux stupéfian résultats de la Sorbonne : une femme en chair et en c haute de 8 pouces [20 centimètres] a flotté dans l'air a exécuté des cabrioles, pendant que les éminents savan restaient bouche bée devant cette étonnante manifest tion » ! Pour commenter cette sensationnelle informatio le *New-York Herald* avait demandé à M. le Dr John Quackenbos, considéré comme le plus remarquable spéc liste des sciences psychiques aux Etats-Unis, un article q débute ainsi : « Ces déclarations des savants de la So bonne sont saisissantes. Elles prouvent que nous somm maintenant sur le seuil du domaine de l'Esprit [...]. D qu'il y a eu un miracle, c'est parler en termes beauco trop faibles et presque dénués de sens. En présence d' tel fait, je peux seulement dire qu'il y a évidence q nous sommes en face d'une révélation de l'au-delà. C effrayant... » Hélas ! Non, il n'y avait pas eu de mira à la Sorbonne, mais une extravagante mystification d les bureaux de rédaction du grand journal américain. N lecteurs ont aisément reconnu l'histoire de la petite fem matérialisée en plein jour devant six personnes, le 25 m 1921, histoire qui s'était passée dans une séance pri chez Mme Bisson, et non dans les séances de contr de la Sorbonne : la distinction est d'importance. (l'*Opinion*, 24 juin 1922.)

M. Paul Heuzé n'y parut point ; il ne rentra en ène que le 1[er] juillet, quand la brusque interrupon de la série d'expériences lui fut notifiée et qu'il agit dès lors de faire établir et signer le rapport ant le départ inopiné de Mme Bisson. Le rapport gné fut remis le 4 juillet à M. Heuzé et publié ns l'*Opinion* du samedi 8 juillet 1922. Nous reproisons *in extenso* ce document important :

Le rapport officiel [(1)].

I. — But et organisation des expériences.

Ayant été sollicités d'entreprendre des expériences contrôle sur les phénomènes ectoplasmiques que me Bisson, après de nombreuses années d'études sur son édium Eva C., avait décidé, à l'instigation de M. Paul euzé, de soumettre à une étude systématique dans un boratoire de physiologie, nous avons estimé que nous ne ouvions refuser un examen scientifique de phénomènes ui, si étranges qu'ils paraissent en l'état actuel de nos onnaissances sont considérés comme réels par des obserateurs sérieux.

Les expériences devant, paraît-il, remplir certaines conitions nécessaires à l'apparition des phénomènes en queson. nous avons demandé à Mme Bisson de bien vouloir adiquer les exigences à satisfaire, et préciser la nature des aits que nous aurions à observer ; et voici le résumé ommaire des indications qu'elle nous a données :

Le médium, mis en état second par Mme Bisson elleême, a besoin de se trouver à l'obscurité, et entouré e rideaux noirs formant cabinet clos, qu'il appelle sa aison — ce qui permettrait une *concentration de forces* — jusqu'à l'apparition du *phénomène*. Pendant ce temps, e durée très variable, les observateurs, situés en dehors e la cabine du médium, à une lumière modérée, peuvent auser entre eux, leur conversation facilitant le *travail* du ujet, qui doit s'isoler et chercher le *contact* avec des orces qui ne dépendent pas entièrement de sa volonté.

Lorsque le *contact* est obtenu, que le médium est *pris*, a respiration est modifiée de façon caractéristique. « Quand n l'a entendu une fois, dit Mme Bisson, on ne s'y trompe lus. » En outre, ses mains deviennent froides. A partir e ce moment, on peut ouvrir les rideaux et observer les hénomènes à la lumière, à condition toutefois que la tête u médium ne reçoive pas un éclairement direct et proongé trop vif.

On doit constater alors qu'une substance sort du corps u médium en des points variés (les gencives, les seins, a nuque, les doigts, etc.), qu'elle se meut, s'étend, se éveloppe, se modèle, prend forme de corps ou de visages nimés qui se modifient, puis se résorbe et disparaît. Les bservateurs — et à cet égard nous devions prendre 'engagement moral de nous soumettre à cette exigence — ont tenus de s'abstenir de saisir « la substance, qui, manant de l'organisme du médium, possède une sensiilité très aiguë, en sorte que le médium souffre de tout ontact, et risquerait des troubles graves et la mort même i la substance était brutalement appréhendée ; cette subtance ne pourrait d'ailleurs être conservée, car elle se ématérialise quand on croit la tenir ». Lorsque la ubstance s'est éloignée de la tête du médium, elle suporte une lumière assez vive, mais la lumière, néfaste à on apparition, gêne encore son développement sans touefois l'empêcher. D'une façon générale, Mme Bisson a 'ailleurs noté une réduction notable des phénomènes corélative du développement du contrôle à la lumière.

Pour satisfaire à ces exigences, une chambre noire du aboratoire de Physiologie de la Faculté des Sciences fut réparée suivant les indications de Mme Bisson. Dans cette salle (2 m. 60 × 2 m. 50 ; hauteur : 3 m. 40), un plafond de bois noirci fut étayé à 2 m. 40 du sol, dans un angle. et deux rideaux noirs y furent accrochés sur tringle, de manière à délimiter un cabinet de 1 m. 20 sur 1 m. 10, où pût être placé le fauteuil du médium. Une ampoule rouge, à allumage extérieur, fut accrochée dans ce cabinet, de manière à pouvoir l'éclairer au besoin, dans une faible mesure. A l'extérieur fut placé, au plafond de la chambre, un dispositif d'éclairage avec réflecteur et diffuseur, un peu en avant de l'aplomb de l'angle antérieur de la cabine, pour ne pas éclairer le haut du corps du médium, et, en outre, à la demande de Mme Bisson, un rideau fixe, descendant de 1 m. 20, fut accroché à cet angle antérieur, où les deux rideaux mobiles sur tringles se joignaient, réunis par une pince, cela afin d'éviter qu'un peu de lumière pût filtrer par la fente.

Deux rhéostats conjugués, placés sur le circuit de la lampe (de 200 bougies), permettaient de graduer, dans de très larges limites, l'éclairement de la salle, que Mme Bisson réglait elle-même, maniant les rhéostats.

Toutes les parois de la salle étaient noircies, et l'on colla du papier noir jusque sur les vitres d'une armoire pour éviter les phénomènes de réflexion lumineuse.

Avec l'éclairement habituellement adopté, l'acuité à l'extérieur de la cabine était d'environ moitié de la normale (éclairement de 2 à 3 lux) ; au niveau de la tête du médium, dans la cabine, rideaux ouverts, régnait une demi-obscurité (éclairement de l'ordre du centième de lux), l'acuité était réduite à un dixième, d'où un très faible pouvoir de vision distincte, et la seule couleur perceptible était le rouge saturé ; enfin, à l'intérieur des rideaux, l'obscurité était grande (éclairement de l'ordre du dix-millième de lux), la visibilité comportant une acuité inférieure au cinquantième, et aucune couleur, même saturée, ne pouvant être perçue.

Au point de vue du contrôle, nous avons trouvé satisfaisantes les propositions de Mme Bisson, qui a toujours dirigé son effort vers la rigueur scientifique.

Le médium se déshabillait complètement devant l'un de nous, dans un cabinet placé en face de la salle d'expériences, de l'autre côté d'un couloir, et il revêtait un maillot noir d'une seule pièce, agrafé dans le dos, ne laissant à découvert que les mains, le cou et la tête, maillot préalablement visité et conservé au laboratoire. Ensuite les narines et la gorge étaient examinées, les cheveux défaits et visités ; puis, le médium, s'étant sommairement recoiffé, donnait ses deux mains à un contrôleur qui l'emmenait dans la salle d'expériences, où il prenait place sur son fauteuil. Là, Mme Bisson l'endormait en lui prenant les pouces et en la fixant quelques secondes, puis passait les mains au contrôleur ; les rideaux étaient alors fermés avec une pince, à 1 mètre du sol, les mains et jambes du médium sortant au dehors et restant visibles. Les mains étaient tenues, soit toutes deux par un seul contrôleur, soit chacune par un contrôleur différent, et n'étaient jamais lâchées pendant tout le cours de la séance, reposant, soit sur les genoux du médium, soit sur les genoux des contrôleurs. En outre, à partir de la sixième séance, d'accord avec Mme Bisson, pour faciliter le contrôle sans entr'ouvrir les rideaux — la lumière seule pouvant gêner l'apparition des phénomènes — l'un de nous (Dr Laugier, assistant du professeur Lapicque) s'installa sur une chaise, à côté du médium, dans la cabine. Après la séance, Mme Bisson emmenait le médium dans le cabinet d'à côté, où elle le réveillait en lui soufflant sur la nuque et où se faisait le rhabillage.

II. — Les expériences.

Les expériences commencèrent le 20 mars, Mme Bisson ayant hâte de les voir se réaliser, car elle trouvait son médium en bonne forme, surtout pendant ses règles, bien que sa *médiumnité*, remarquait-elle, ait décru depuis quelques années ; elles se poursuivirent jusqu'au 23 juin et cessèrent alors en raison d'une indisposition de Mme Bisson et de son départ.

(1) « Rapport sur des expériences de contrôle relatives aux phénomènes dits *ectoplasmiques* ». (*Opinion*, 8 juillet 1922, pp. 725-728.)

Elles eurent lieu entre 16 heures ou 16 h. 30 et 19 heures, à différents jours de la semaine ; au total il fut organisé 15 séances, dont voici l'indication sommaire (1).

I. 20 mars. — Présents : Professeurs Dumas, Lapicque et Piéron.

Agitation prolongée du médium ; en entr'ouvrant le rideau, on constate une fois sur le maillot, au niveau de l'épaule gauche, une tache blanchâtre, qui apparaît comme une tache de salive, ce que Mme Bisson appelle « les eaux ».

II. 27 mars. — Présents : Professeurs Dumas et Piéron.

Courte agitation. Rien autre. Le professeur Dumas fait remarquer que les congés de Pâques sont proches et qu'il serait peu encourageant, pour la continuation de ces expériences, qu'il ne se soit rien produit à ce moment.

III. 3 avril. — Présents : Professeurs Dumas et Piéron.

A 16 h. 10, courte période de respiration haletante. Calme. Retour vers 17 heures. A un moment donné, Mme Bisson déclare que « le phénomène est là » ; l'ampoule rouge est allumée. Un contrôleur (professeur Dumas) passe la tête dans les rideaux ; le médium mâchonne, il a la bouche pleine ; à un moment donné, il fait sortir de sa bouche, de 2 à 3 centimètres, une substance grisâtre, et, les rideaux ouverts, il l'appuie, en baissant la tête et en élevant la main du contrôleur de gauche (professeur Dumas), sur le poignet de ce dernier. Une lampe de poche ayant été allumée et approchée de la substance pendant des lèvres (par le professeur Piéron), le médium se détourne aussitôt et réabsorbe la substance. On attend de la voir reparaître, mais, bientôt, après quelques minutes, le médium ouvre sa bouche pour montrer qu'il n'y a rien et introduit le doigt du professeur Dumas jusqu'au fond de sa gorge.

IV. 24 avril. — Présent : Professeur Piéron.

Calme. Rien.

V. 1er mai. — Présents : Professeurs Dumas et Piéron.

Courte période d'agitation. Rien autre. A la demande de Mme Bisson, il est décidé de faire deux séances par semaine.

VI. 5 mai. — Présents : Professeurs Dumas et Piéron, Dr Laugier.

Périodes d'agitation intense. Deux fois, Eva est *prise*, remarque Mme Bisson. Le médium lui-même déclare que « cela viendra ». Mais il n'y a rien.

VII. 8 mai. — Présents : Professeurs Dumas et Piéron, Dr Laugier.

A 17 heures, elle est *prise*. Efforts de raidissement, râles, etc. Les contrôleurs (professeur Dumas et Dr Laugier) palpent à plusieurs reprises le cou du médium. A 17 h. 45, le médium réclame que l'on « ferme sa maison » et les rideaux sont clos plus étroitement. A 18 h. 15, le médium mâchonne, à deux reprises on voit entre les lèvres une écume blanche ; il s'agit de salive spumeuse. Rien autre ne se manifeste.

VIII. 10 mai. — Présents : Professeurs Dumas et Piéron, Dr Laugier.

Calme. Rien.

IX. 15 mai. — Mme Bisson vient seule, son médium (qui a ses règles) étant dans un état d'irritabilité qui l'a empêché de venir.

X. 19 mai. — Mme Bisson téléphone que le médium ne viendra pas encore cette fois.

XI. 22 mai. — Présents : Professeur Piéron, Dr Laugier.

Calme. Rien. Le médium a d'ailleurs prévenu qu'étant préoccupé par des ennuis domestiques il n'y aurait sûrement rien.

XII. 29 mai. — Présents : Professeur Piéron, Dr Laugier.

A 17 h. 30, le médium est *pris*, et pendant une heu et demie est agité avec respiration précipitée, haletant râles, etc. Eva déclare que « ça vient », que « c'est là et demande à plusieurs reprises « si on le voit » et « si c le sent », près de son épaule gauche, puis fait referm les rideaux. Sur proposition de Mme Bisson, on dégra et rabat le maillot pour découvrir la poitrine ; il n'y toujours rien. C'est la première fois, remarque Mme Bisso que, quand le médium déclare que cela vient à un endro donné, cela ne se produise pas. A un moment, Eva dépo sur son bras gauche un placard de salive, qu'elle rava presque aussitôt. A 19 h. 10, elle ne sent plus rien Mme Bisson et le professeur Piéron l'emmènent se désh biller. Ayant enfilé sa chemise, elle se dit fatigué s'assied et déclare que le phénomène revient. Ramenée da la salle d'expériences, elle manifeste encore sa respiratic haletante avec râles et cris ; bientôt elle se place la tê dans le rideau, et Mme Bisson, à travers le rideau, la l soutient. Aussitôt, on la voit mâchonner, pendant qu'el maintient sa bouche au contact de son bras gauche, et el sort un court instant une substance plate et souple de s lèvres, ne la laissant pas dépasser de plus de quelqu millimètres, puis la reprend, la ressort encore et la raval Elle demande alors qu'on « appelle ». Mais plus rien r se manifeste.

XIII. 9 juin. — Présents : Professeur Piéron, Dr Laugie

Calme. Le médium (observation du Dr Laugier) dépo un instant une plaque de salive sur son maillot puis ravale.

XIV. 16 juin. — Présents : Professeurs Dumas et Piéron Dr Laugier.

Eva est indisposée et fait remarquer qu'elle a dû garnir. Calme. Le médium, au bout de dix minutes, pr jette sur son ventre une série de placards de salive q y sèchent lentement. Rien autre.

XV. 23 juin. — Présents : professeur Piéron, Dr Laugie

Mme Bisson, en ayant manifesté le désir, tient ell même les mains du médium pour lui communiquer s *forces*. A trois moments différents, courtes phases d'agit tion annonçant la *prise*, puis calme. A 18 h. 5 Mme Bisson emmène le médium se rhabiller, mais ramène presque aussitôt parce qu'Eva serait *prise*. Celle- paraît avoir quelque chose dans la bouche. Le Dr Laugi fait remarquer que les faits manqueront de valeur positi probante en raison de l'interruption du contrôle. L médium déclare alors qu'il ne sent plus rien et retour se rhabiller.

III. — L'analyse des résultats obtenus.

1° *L'état de sommeil du médium.*

Si l'on n'avait vu Mme B. endormir son sujet, rien n permettrait de penser qu'il est endormi : Eva C., surto quand elle ne s'absorbe pas dans son *travail*, prend pa à la conversation, sourit à un trait d'esprit, plaisant donne des conseils, discute, et il lui arrive même de s'e dormir au sens ordinaire du mot. Elle se montre se lement alors plus familière, tutoyant les assistants, qu'el appelle indistinctement « mon petit ».

Elle réclame souvent que l'on cause, quand elle juge q les phénomènes sont proches, ou demande qu'on « appelle s'adressant surtout pour cela à Mme B. (« Juliette ! m Juliette ! appelle ! ») ; celle-ci pense aider à la manifestati attendue au moyen d'une invocation répétée (« Vene Venez ! Venez ! » ; ou « Donne ! Donne ! Donne ! »)

Eva sursaute facilement aux bruits extérieurs inattend Au cours de ses conversations, dans l'état spécial Mme B. l'a plongée, elle explique qu'une fois *prise* el n'est plus elle-même, que c'est quelque chose qui s'e pare d'elle, et qu'ensuite elle se souvient mal. Eveillée, el ne se rappelle plus rien, ajoute-t-elle, de ce qui s'est pas quand elle était endormie. Elle ne peut savoir avec cer tude si elle sera *prise*, car « c'est comme pour avoir enfant, dit-elle : c'est souvent quand on en veut qu'on n'

(1) Le professeur Lapicque a assisté à la première séance, puis est resté dans le laboratoire de manière à pouvoir être averti quand les phénomènes attendus se produiraient, exigeant son contrôle ; le Dr Laugier, son assistant, a pris part à dix séances ; le professeur Dumas a été présent à huit séances et le professeur Piéron à toutes. (Note des rapporteurs.)

ut avoir, et inversement ». Elle console les observateurs e passer des heures à une vaine attente en leur disant : Ça te fera du bien, mon petit, ça te force à te reposer » ; , après avoir, à la 3e séance, donné un phénomène, elle isait à l'un d'eux : « Eh bien ! te voilà assis ! »

La première fois que le docteur L. se trouve dans la abine auprès d'elle, elle demande, à plusieurs reprises : Mais, qu'est-ce qu'il fait là, ce petit ? » ; la fois suivante, omme il l'observe d'un peu près, elle dit à plusieurs eprises : « Qu'il est embêtant ! », et, comme il fait emarquer, à un moment donné, qu'elle a l'air de manger on maillot, elle rétorque : « Je ne mange pas mon naillot, mais je suis agacée. » Ainsi « agacée », elle éclare que, ses phénomènes, elle en a assez, qu'on l'a conrôlée déjà aussi bien et mieux qu'on ne pourra jamais faire, que De Schrenck a bien su éliminer la *régurgitation*, qu'elle ne viendrait pas là pour en faire, et que l'ailleurs, si elle en faisait, elle ne resterait pas tant de éances sans rien donner. Après cette série-là, affirme-elle, « barka » !

Quand on s'attend à la venue du phénomène, Mme B. lemande une fois, pendant la séance, que cela vienne l'ailleurs que la bouche, et le médium réplique vivement : « Ah ! non ! pas de conditions ! »

Mme B. ayant fait remarquer que, dans son état second, surtout après des séances réussies, Eva présentait de la *voyance*, il lui fut demandé, une fois, à la 14e séance, de manifester cette *voyance*. Au professeur D., elle déclare que « le contact ne s'établit pas » Au Dr L., elle fait, sur le ton de la confidence, des observations de cet ordre : « Je te vois, tu montes un escalier dans une maison qui est bien, mais qui n'est pas moderne, elle n'a pas d'ascenseur, il y a des tapis dans l'escalier, ce n'est pas à Paris », sans pouvoir préciser s'il s'agit du passé ou de l'avenir...

2° *L'état de « prise ».*

Cet état se caractérise par une respiration extrêmement superficielle et rapide (100 à la minute environ), accompagnée de tremblements, qui suit en général des périodes d'expiration très prolongée et bruyante (gémissement, ou râle, comparé par Mme B. aux cris des femmes en couches) avec renversement de la tête en arrière et extension forcée.

Cette expiration bruyante est due à la contraction intense des muscles abdominaux, survenant en inspiration thoracique forcée (élargissement du thorax par contraction intense des muscles inspirateurs), la glotte, presque complètement fermée, ne laissant sortir que très lentement l'air qui gonfle les poumons. Dans ces conditions, les organes abdominaux se trouvent fortement comprimés entre le diaphragme et la paroi de l'abdomen formant comme les deux plateaux d'une presse. A certains moments, cette expiration forcée apparaît sous forme de spasmes violents et brusques ; on sent alors, à la palpation, tous les muscles du cou fortement contractés, particulièrement les sterno-cléido-mastoïdiens ; le cou est gonflé, la masse thyroïdienne fait saillie, les veines jugulaires deviennent très apparentes ; à la fin du spasme, quelques mouvements de va-et-vient de la pomme d'Adam.

On reconnaît là les gestes très caractéristiques de l'effort pour vomir.

Il arrive que les mains alors se refroidissent, ce qui n'est pas pour étonner, étant donné les excitations viscérales et les réactions vasculaires consécutives. Le cœur est moyennement accéléré (à 100-110), et cette accélération est celle même qui se constate chez tout individu normal respirant volontairement à un rythme très rapide, ou imitant de tels râles prévomitoires.

3° *Le phénomène « ectoplasmique ».*

Si nous laissons de côté les émissions de salive, tantôt ravalée par le médium, tantôt séchant sur le maillot, où l'on en retrouve les traces très caractéristiques, c'est deux fois seulement que le médium, malgré des *prises* nombreuses, a laissé voir une substance qui serait l'*ectoplasme*.

Les deux fois, cette substance est apparue hors de la bouche du médium, qui l'a réabsorbée presque aussitôt. Ne pouvant la palper, ne pouvant même la voir distinctement, il n'est naturellement pas possible de la décrire avec exactitude.

La première fois (3e séance), on voyait (et cela surtout à la seconde où la lampe de poche en fut brusquement approchée) une espèce de disque mince d'apparence résistante, foncé, entouré d'une substance plus molle pendant en effilochures grisâtres et paraissant imprégnée de mucus. Le tout avait, hors de la bouche, environ 6 centimètres sur 3. Mme B. crut voir dans le disque central « une figure en formation », mais les deux observateurs ne remarquèrent rien de pareil. La substance était entièrement inerte, et, maintenue entre les lèvres du médium, elle n'avait que les mouvements qui lui étaient imprimés par la bouche. Elle fut réabsorbée une première fois, ressortant un instant, puis réabsorbée définitivement par aspiration rapide. Avant la manifestation extérieure, pendant plusieurs minutes, le médium, qui avait la bouche pleine, mâchonnait, et travaillait manifestement la substance avec sa langue. Après réabsorption, il mâchonna encore quelques instants, puis parut déglutir. Aussitôt après, ouvrant la bouche, il montra qu'il n'y avait plus rien. Eva ayant mis, pendant une seconde environ, au contact du poignet du professeur D., la substance pendant hors de la bouche, l'impression ressentie fut celle d'une matière visqueuse, tiède et inerte.

La seconde fois, après une longue séance de *prise*, d'efforts, de râles, rien ne s'étant manifesté, le médium avait enlevé son maillot et enfilé sa chemise quand il déclara que le phénomène revenait, et, ramené dans la salle d'expérience, mâchonna encore, malaxant quelque chose dans sa bouche ; cette fois, pendant que Mme B. lui tenait la tête à travers un des rideaux noirs, elle resta dans le rideau, la bouche contre son bras gauche, et ne fit sortir de ses lèvres que quelques millimètres d'une matière, assez analogue d'aspect à une feuille de caoutchouc dont une face paraissait plus claire et l'autre plus sombre.

Comme l'évanouissement rapide du phénomène avait été attribué, la fois précédente, à l'action de la lumière (illumination au moyen d'une lampe de poche), cette fois, pour permettre à la substance de se développer, aucune lumière ne fut approchée, aucun geste ne fut fait, mais, au bout de quelques secondes, la substance fut ravalée par le médium et, cette fois comme l'autre, elle n'alla pas plus avant.

Ainsi, une substance que le médium fait sortir de sa bouche à la suite d'efforts prolongés qui ne peuvent physiologiquement être interprétés que comme des efforts de vomissement, substance n'ayant aucune mobilité propre, et qu'il ravale presque aussitôt, voilà ce que nous avons constaté à deux reprises, pendant un temps très court, dans des conditions d'éclairement insuffisantes. Nous sommes donc très loin d'avoir constaté ce que Mme B. s'attendait à nous faire constater (substance ayant une mobilité propre, prenant des formes variées, sortant de régions diverses du corps). Et rien, dans nos observations, ne conduit à faire appel à la notion de l'*ectoplasme*.

IV. — Conclusion.

En conclusion, qu'il nous soit permis de rendre pleinement hommage à la bonne foi et à l'ardeur scientifique de Mme Bisson. Toutefois, contre son attente,

en ce qui concerne l'existence d'un ectoplasme *qui serait inexplicable au moyen des données actuelles de la physiologie, nos expériences ont abouti à des résultats qui ne peuvent être considérés que comme entièrement négatifs.*

ADDENDUM

Mme Bisson, à qui nous avons communiqué ce rapport, a bien voulu nous déclarer qu'elle n'avait aucune objection

de fait à présenter ; elle comprend que, d'après nos constatations, nous ne pouvions conclure différemment. Mais elle regrette de nous avoir montré son médium à un moment où il n'avait pas tous ses moyens, et regrette aussi que les expériences ne se soient pas prolongées assez pour être fructueuses.

Signé : Louis Lapicque,
Georges Dumas,
Henri Piéron,
Henri Laugier.

Accueil fait au rapport de la Sorbonne.

En somme, le rapport énonce deux conclusions explicitement formulées, et une troisième qui n'est que suggérée :

1° *La production du phénomène* caractéristique, dont il s'agissait d'étudier l'existence et la nature, a bien été constatée, et par deux fois : à savoir l'apparition d'une substance spéciale émanant de l'organisme du médium. « Les deux fois, dit le rapport, cette substance est apparue hors de la bouche du médium, qui l'a réabsorbée presque aussitôt. » — Sur ce premier point, le rapport est nettement *affirmatif* et les expériences ont donc été *positives.*

2° Sur l'*interprétation* de l'*ectoplasme*, entendu expressément au sens des métapsychistes, « substance ayant une mobilité propre, prenant des formes variées, sortant de régions diverses du corps », « substance qui serait inexplicable au moyen des données actuelles de la physiologie », les déductions des savants de la Sorbonne ont abouti à un résultat entièrement *négatif.* Car l'apparition de la substance, dans les deux expériences positives susdites, s'explique sans qu'on ait à faire appel à la notion de l'ectoplasme, par un processus physique et physiologique, et, pour parler clair, par un vulgaire truc du médium Eva, laquelle, ayant avalé au préalable, soit avant la séance (expérience III du 3 avril), soit pendant une interruption de la séance (expérience XII du 29 mai) une substance restée mal déterminée, l'a ensuite régurgitée à la suite d'efforts prolongés de vomissement, puis, après l'avoir mâchonnée, l'a fait sortir légèrement de la bouche pour la ravaler bientôt.

3° Bien que les savants de la Sorbonne, voulant ne point quitter le terrain de l'expérience physique, se soient abstenus de qualifier moralement les agissements du médium, il est clair que le truc employé par Eva est une tromperie et une fraude.

Ces conclusions, quoiqu'elles ne visent directement que le médium Eva et uniquement les quinze séances de contrôle de la Sorbonne, jettent cependant la suspicion sur toutes les séances données depuis 1909 par ce médium (puisque dans le protocole des séances de la Sorbonne on s'était engagé à se soumettre, et qu'on s'est soumis effectivement aux conditions qui, avec Eva, sont nécessaires et suffisantes pour l'apparition éventuelle de l'ectoplasme, et que ces séances de contrôle ne différaient pas essentiellement des multiples autres séances données depuis 1909 par Eva) ; bien plus, elles jettent la suspicion sur tous les médiums à matérialisations, puisque Eva était présentée par les métapsychistes comme un médium absolument typique, aussi authentique que les autres, et plus remarquable même que la plupart des autres.

C'est pourquoi, à la suite des séances de la Sorbonne et de la publication du rapport, quelques métapsychistes sincères ont avoué que la démonstration de l'ectoplasmie n'est pas acquise encore, malgré les nombreuses expériences faites dans les clans métapsychistes, par manque de cette rigueur expérimentale à laquelle M. Heuzé et les savants de la Sorbonne ramènent, par un rappel rude mais salutaire, les expérimentateurs métapsychistes. D'ailleurs ceux d'entre eux qui sont autant convaincus que sincères gardent l'espoir de triompher bientôt, en se plaçant solidement à leur tour, disent-ils, sur le terrain des faits : espoir illusoire, à notre avis, mais que leur doctrine explique, sans l'autoriser.

Par contre, à l'Institut métapsychique international, on a opéré une manœuvre bien curieuse. Si on y cherchait la vérité, on aurait dû, semble-t-il, s'estimer heureux d'enregistrer une expérience qui rentrait exactement dans le cadre des travaux propres de l'établissement. Non, la tactique a été tout de suite, sinon d'ignorer absolument les expériences de la Sorbonne, du moins de les déclarer *négatives*, et donc nulles et non avenues, dénuées d'intérêt et de signification.

On y a joué sur les mots « résultats entièrement négatifs », qui terminent en effet le rapport proprement dit, mais qui portent sur tout autre chose que la constatation des phénomènes. Cela dispense de publier le rapport de la Sorbonne (1).

(*La fin prochainement.*)

B. Latour.

---

(1) La *Revue métapsychique*, organe de l'Institut, s'est en effet dispensée de publier le rapport officiel des expériences de la Sorbonne, et d'indiquer à ses lecteurs où ils pourraient le lire ; par la plume de M. le professeur Ch. Richet, elle a déclaré (livraison juillet-août 1922) que les expérimentateurs de la Sorbonne « *n'ont rien vu* ».

Dans la même livraison, le Dr G. Geley dit : « Que nos amis ne se laissent pas troubler par quelques expériences négatives. Les échecs partiels sont absolument négligeables en face de l'abondance et de la variété des observations positives. Quant à la difficulté que les métapsychistes éprouvent à faire admettre des faits indéniables, elle ne saurait étonner ni émouvoir. Le système de Copernic, la découverte de la circulation du sang et, tout près de nous, la théorie microbienne et l'antisepsie ont rencontré même dans les milieux scientifiques, surtout dans ces milieux, des détracteurs systématiques et acharnés. Comment n'en serait-il pas de même de l'ectoplasmie ? [...] Sachons attendre, avec une patience sereine, le triomphe inéluctable de la vérité. »

En 1923, dans son *Traité de métapsychique* (2e édition, pp. 683-684), M. Richet récidive ; on croit rêver quand on lit : « Ces expérimentateurs, d'ailleurs nullement préparés à ces études, n'ont rien vu ; et il est certain qu'il n'y eut rien, soit parce que la médiumnité d'Eva s'était affaiblie ou avait disparu, soit parce que les conditions (physiologiques) de l'expérimentation étaient défectueuses, soit, ce qui est plus probable, pour les deux raisons à la fois. Quoi qu'il en soit, le résultat a été absolument négatif ; et ce fut la conclusion de ces recherches. Mais les journalistes ont déduit de tout autres conclusions, très résolument absurdes : c'est que, puisqu'à la Sorbonne on n'avait rien vu, c'est qu'il n'y aurait *jamais* rien eu. Je livre ce raisonnement, dont ni M. Dumas, ni M. Lapicque, ni M. Laugier, ni M. Piéron ne sont coupables, au jugement des savants. Il est inutile d'insister, tant il est déraisonnable de supposer [? contester] que quinze faits négatifs, fussent-ils absolument négatifs, ne prouvent absolument rien contre deux cents faits positifs. Ce ne serait pas admissible s'il s'agissait d'une expérience de chimie ou de physique. A plus forte raison quand on a affaire à un instrument aussi fragile, aussi changeant, aussi instable qu'un médium. En définitive, de ces tapageuses expériences de la Sorbonne une seule conclusion est à retenir et nulle autre, c'est qu'il n'y a eu aucune manifestation ectoplasmique pendant quinze séances. » — En conséquence, M. Richet s'abstient d'ajouter, par la publication de ce rapport, quelques pages aux 850 de son grand *Traité.*

Imp. Paul Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe. — *Le gérant :* A. Faigle.